

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires: Pagination continue.

L'OPINION PUBLIQUE

Journal Hebdomadaire Illustré

Abonnement, payable d'avance : Un an, \$3.—États-Unis, \$3.50.
Tout semestre commencé se paie en entier.
On ne se désabonne qu'au bureau du journal, et il faut donner au moins quinze jours d'avis.

Vol. XI.

No. 49.

Prix du numéro, 7 centins.—Annonces, la ligne, 10 centins.
Toute communication doit être affranchie.
Les remises d'argent doivent se faire par lettres enregistrées ou par bons sur la poste.

JEUDI, 2 DECEMBRE 1880

AVIS IMPORTANTS

L'Opinion Publique est imprimée et publiée tous les jeudis par la COMPAGNIE DE LITHOGRAPHIE BURLAND (limitée,) à ses bureaux, Nos. 5 et 7, rue Bleury, Montréal.

Le prix d'abonnement pour ceux qui paient d'avance, est de TROIS PIASTRES par année pour le Canada et TROIS PIASTRES ET DEMIE pour les États-Unis; mais on exige de ceux qui ne se conforment pas à cette règle \$3.25 par années s'ils ne paient qu'au bout de trois mois, et \$3.50 s'ils ne règlent qu'à la fin de l'année.

Les lettres d'abonnements ou traitant d'autres affaires doivent être adressées à G.-B. BURLAND, Gérant, ou : "Au Gérant de *L'Opinion Publique*, Montréal."

Adresser les correspondances littéraires : "Au Rédacteur de *L'Opinion Publique*, Montréal."

Si une réponse est demandée, il faut envoyer une estampille pour en payer le port.

Lorsqu'on veut obtenir des exemplaires extra du journal, le prix de ces exemplaires, en estampilles ou autres valeurs, doit accompagner la demande.

Nos abonnés à Montréal sont priés de nous faire connaître toute irrégularité dans le service du journal.

AVIS DE L'ADMINISTRATION

Nos abonnés savent que nos conditions sont pour argent comptant. Nous avons droit d'exiger d'eux \$3.50 au lieu de \$3 pour leur abonnement quand ils ne paient pas d'avance. L'année achevée, et un grand nombre n'ont pas encore payé. Nous avons donc le droit de réclamer d'eux la somme de \$3.50. Mais nous voulons bien encore leur donner une chance de se racheter : qu'ils paient sans plus de délai et nous épargneront le trouble d'envoyer un collecteur, et nous accepterons les \$3.00. On admettra que nous ne pouvons faire plus pour les obliger et leur donner les moyens de s'acquitter de ce qu'ils nous doivent.

On nous demande quelquefois de faire ceci, de faire cela, mais on oublie que, considérant la manière dont un grand nombre nous paient, nous aurions le droit de faire moins que nous ne faisons, nous donnons trop pour ce qu'on nous donne. Les journaux illustrés des autres pays comptant leurs abonnés par dizaines de mille, et publiant des annonces pour un montant considérable, sont dans des conditions bien différentes pour faire de grandes dépenses. Cependant, nous faisons plus qu'eux relativement. Nous nous proposons d'organiser un comité de collaborateurs, fort et populaire, et de faire certaines améliorations, mais il faut qu'on nous donne les moyens de faire ces changements dans l'intérêt du public. Nous espérons donc que ceux qui nous doivent vont se hâter de nous payer pour profiter de la réduction que nous leur offrons, et qu'ils vont nous envoyer d'autres abonnés afin de nous permettre d'opérer les réformes que nous avons en vue.

Les abonnés qui ont droit à la prime (c'est-à-dire ceux dont l'abonnement est payé jusqu'au 1er janvier prochain) et qui ne l'ont pas encore reçue, sont priés de nous en informer de suite.

MINES D'OR DE LA BEAUCE

Monsieur le Rédacteur,

Sachant l'intérêt que vous portez à l'industrie nationale, je me permets de vous envoyer les notes suivantes qui vous fourniront de quoi faire un article qui devra avoir un bon effet.

Depuis un ans, les journaux du pays ont souvent parlé des mines d'or de la Beauce, et en ont vanté la richesse; mais ces journaux, probablement mal renseignés, ont été souvent trop loin, et en ont exagéré les revenus. Nous essaierons aujourd'hui de donner un aperçu aussi correcte que possible sur les travaux d'exploitation qui ont été faits à St-François et à St-Georges depuis quelques années. D'abord, tout le monde sait qu'il y a longtemps que de riches gisements d'or ont été découverts sur les rivières "Gilbert," "Des Plantes," "Du Loup," "La Famine" et "State Creek." De grands travaux y ont été exécutés dans les années 1864, 1865, 1866 et 1867. Quelques particuliers, entr'autres MM. Bertrand, Poulin, Douglass, McRae, Nash, Lockwood, sur la "Gilbert," et M. Otey, sur la "Du Loup," ont retiré de grands bénéfices, surtout M. McRae qui, en six mois, a réalisé \$15,000 de profits. Mais, des difficultés étant survenues entre les mineurs et la compagnie de Léry, relativement à la question des droits miniers, bien peu de travaux ont été faits dans la division aurifère de la Chaudière. Ce n'est qu'en 1876 qu'une compagnie de mineurs, les MM. St. Onge, qui avaient fait des arrangements avec M. Lockwood, ont recommencé à faire des fouilles sur la rivière Gilbert. En consultant les livres de la compagnie, nous trouvons qu'elle a recueilli de l'or au montant de \$705,540, donnant un revenu net de \$28,682. Si cette compagnie eut su travailler d'après un meilleur système, elle eut réalisé de plus grands profits. Son système de lavage était complètement défectueux, et, au dire des connaisseurs, elle a dû perdre un tiers de l'or. Des procès coûteux qu'elle a eu à subir pendant trois années ont absorbé aussi une grande partie de ses revenus.

Depuis la réouverture des travaux des mines par les MM. St. Onge, plusieurs compagnies ont commencé des travaux sur la "Gilbert," parmi lesquelles nous comptons une compagnie d'Angleterre, "The Canada Gold Mining Company," à la tête de laquelle se trouve un homme d'expérience, M. J.-N. Sardon, qui emploie 100 hommes, et dont les revenus, d'après les informations prises au bureau de l'inspecteur des mines d'or, sont considérables. Cette compagnie trouve en moyenne 100 onces par jour. Il y a la compagnie "Ainsworth," de New-York, qui emploie 60 hommes par jour et qui trouve en moyenne 7 onces par jour. M. Bread, qui emploie 30 hommes et trouve en moyenne 4 onces par jour.

Il y a, à quelque distance de l'endroit où opèrent les compagnies ci-dessus nommées, sur une autre rivière appelée "La Branche," une tribunaire de la "Gilbert," des travaux qui viennent d'être commencés, dans lesquels sont intéressés MM. de Léry, Chapman, Augers, Mathieu, Bérubé et Rodrigue, qui promettent beaucoup. Sur la rivière "Du Loup," M. Humphreys, représentant l'hon. M. Morton, un

des aides-de-camp de Son Excellence le Gouverneur-Général, a fait de grands travaux dans le courant de l'été qui lui ont donné de jolis bénéfices. Sur la rivière "Harbottle," MM. Beemer et Richards ont découvert un endroit qui donne les plus belles espérances. Sur la rivière "Des Plantes," M. McKenzie a commencé le lavage du lit de la rivière, à l'hydraulique, et les résultats obtenus sont satisfaisants. Sur la même rivière, une autre compagnie, à la tête de laquelle sont MM. Mathieu, Gendreau et Bérubé, a recueilli de beaux échantillons. Il y a quelques autres individus qui ont fait des travaux en différents endroits avec des résultats plus ou moins bons. Mais, comme dans le commerce et dans toute autre branche d'industrie, il y a toujours quelques uns qui n'ont pas la main heureuse; mais en général tous ceux qui travaillent à ces mines, font de grands profits. Ce qui est cependant malheureux, c'est que la grande majorité de ceux qui travaillent dans ces mines sont des étrangers, et, en voyant les magnifiques résultats que les étrangers obtiennent dans l'exploitation de nos mines, on s'étonne de l'apathie des Canadiens qui abandonnent le bien-être que pourrait leur assurer cette branche d'industrie, pour aller demander du travail aux États-Unis.

Il y a de la place dans la région aurifère de la Beauce pour des milliers de mineurs et, naturellement, plus il y aura de bras employés à la recherche de l'or, plus il se fera de riches découvertes, car il n'y a pas d'exagération à dire que ces mines sont aussi riches que celles de la Californie. Ce qu'il faut pour les développer et les rendre rémunératives, ce sont des bras et des capitaux. S'il n'y a pas eu plus de travaux miniers dans cette division, c'est dû à la mauvaise législation. Le gouvernement a fait beaucoup en faveur des mineurs à sa dernière session, mais il lui reste beaucoup à faire.

W. CHAPMAN.

L'INSTRUCTION PUBLIQUE

Nous empruntons à l'*Union* de St-Hyacinthe une analyse d'une intéressante lecture faite par l'hon. M. Mercier devant le *Club National* de cette ville, sur les réformes nécessaires dans notre système d'instruction publique. Après quelques remarques préliminaires sur les aptitudes de nos compatriotes pour les arts mécaniques, M. Mercier dit :

Notre système d'éducation a de nombreuses et regrettables lacunes; il faut consolider, élargir sa base : l'éducation primaire, et ensuite, élever à côté de notre imposant système d'éducation universitaire et classique, mais sans lui nuire, un système d'éducation industriel et pratique. Un pas a déjà été fait dans cette voie par la création des écoles de dessin, dont personne ne contestera les grands avantages. Il en reste plusieurs encore à faire; des établissements où l'on enseignera l'art du forgeron, du charpentier, du cordonnier, du tisserand, du cultivateur d'une manière à la fois scientifique et pratique sont indispensables. À côté du principe, il faut son application, à côté du banc de l'élève, l'enclume de l'apprenti. L'Europe, la France, surtout, a compris l'utilité de pareilles institutions. Dans ce dernier pays, l'état comme les particuliers, a travaillé à les établir, et ils ont puissamment contribué à sa richesse actuelle.

Arrivé à ce point de son travail, M. Mercier a cité des statistiques relatives au nombre de ces écoles pratiques en France et des élèves qui les fréquentent, ainsi qu'une foule de témoignages irrécusables de leur nécessité. Un système semblable produirait les mêmes résultats dans notre pays, quelques individus ont tenté de l'introduire, mais les ressources pécuniaires leur ont manqué.

Et cependant, continue M. Mercier, nos capitaux sont abondants, seulement un manque de confiance et, il faut l'avouer, un déplorable sentiment d'égoïsme chez quelques-uns les enlèvent à l'industrie et les éloignent de leur application naturelle. La création d'écoles pratiques, que le gouvernement subventionnerait, ferait disparaître une partie de cette méfiance; on oublierait les désastres pécuniaires, qui ont contribué à la faire naître, et on craindrait moins de donner son argent à l'industrie d'ouvriers expérimentés, formés dans ses écoles modèles. L'état pourrait faire plus encore que doter notre pays de semblables institutions, il pourrait garantir, de même que les municipalités, les emprunts contractés par des particuliers pour l'établissement d'usines de quelque espèce qu'elles fussent. Il devrait accorder des subsides aux fondateurs de ces usines; de même qu'il en a accordés aux compagnies de chemins de fer; maintenant surtout que les demandes, qu'il reçoit de ce côté diminueront de jour en jour; il a compris déjà ce devoir qui lui incombe et il a voté des gratifications de ce genre en une ou deux circonstances. Espérons que ceux qui sont à la tête des affaires publiques continueront à s'en occuper. Une autre chose qu'ils pourraient faire, ce serait d'offrir des prix annuels à celui qui produirait l'invention la plus utile. C'est ce qui se pratique en France, où depuis Henri IV à Napoléon III, on n'a cessé de prodiguer les encouragements les plus variés aux industriels.

LA COLONISATION

COLONIE A METGERMETTE

Monsieur le Rédacteur,

Je viens de la Beauce. Deux fois, je me suis enfoncé dans les forêts de Metgermette et je suis heureux de dire à ceux qui veulent aller s'y établir, qu'ils y trouveront de grands avantages et des endroits très fertiles. Le canton de Metgermette est à six lieues de St-Georges et la ligne centrale qui le coupe au milieu, passe à trois lieues de l'église St-Côme. Pour y parvenir, il faut passer par le chemin dit des Français.

Ce canton est plan, à quelques endroits on y voit des roches, mais elles ne sont que sur la surface du sol. Il y a des terrains bas où l'on rencontre des cèdres d'une grosseur énorme. Ces endroits défrichés donnent un rendement considérable, car le sol y est très riche.

Après ces passées de roche et ces cèdriers, le sol est très avantageux pour permettre aux colons de commencer aussitôt leurs défrichements. Que de belles érablières dans ce canton! que de beaux ruisseaux qui l'arrosent en tous sens!!

Les terres de cent acres se vendent à raison de trente centins l'acre payables en cinq versements, c'est-à-dire qu'il faut au

moins donner six piastres pour avoir son billet de location.

Il y a déjà un moulin à scie et l'autonne prochain il y aura un moulin à farine.

On a promis de faire des défrichements pour le printemps prochain sur 122 lots. Un bon nombre de familles et de jeunes gens sont déjà à l'ouvrage.

M. le curé de St-Joseph donnant l'exemple, sa paroisse a envoyé un bataillon. Je suis heureux de mentionner les noms de MM. Létourneau et Roy, marchands. M. le curé de St-Georges a aussi son régiment. Ces jours passés M. le curé de St-Marie et M. Duchesnap prenant aussi des lots pour des protégés, des personnes influentes de St-François m'ont promis leur puissant concours. Lévis, St-Isidore, St-Lambert, St-Gervais ont aussi envoyé leur avant-gardes, qui, je l'espère, vont en appeler d'autres.

Avant le printemps, j'ose espérer qu'on portera à deux cents le nombre de colons.

Une chapelle s'y construira le printemps prochain et alors la colonie prendra le nom de paroisse. Heureux seront ceux qui en feront partie.

Il y a encore plus de trois cents beaux lots à prendre. Que j'étais heureux l'autre jour de pouvoir dire la messe au fond des bois à des vaillants colons. M. le curé Bernier, de St-Georges, va aller les visiter de temps à autre.

ZAC LACASSE, O. M. I.

L'HON. M. LAURIER

On lit dans la *Concorde* :

On a particulièrement admiré, au banquet Fréchette, le discours si remarquable prononcé par l'hon. M. Laurier.

Le brillant orateur s'est vraiment surpassé, dans cette circonstance ; il souleva un enthousiasme tel, que monsieur le consul-général de France, ne pouvant plus se contenir, se leva de son siège et interrompit l'orateur pour lui serrer la main et le féliciter chaleureusement de ses nobles paroles. Cette scène produisit un effet magique. Ce fut pendant plusieurs minutes de bravos, des hurrahs et des applaudissements frénétiques.

L'orateur eut peine à continuer.

Le lendemain, M. Thors, banquier de Paris, qui avait assisté au dîner, racontait à une personne de cette ville, en se rendant à Montréal, combien il avait été enchanté du discours de M. Laurier. En France, dit-il, pour entendre une pareille éloquence, il nous faut rechercher les plus brillants orateurs qui font la gloire de la tribune française.

Faute d'espace, nous renvoyons au prochain numéro le remarquable discours de l'hon. juge Taschereau, prononcé au banquet Fréchette, à Québec.

C'est la bibliothèque nationale, en France, qui a le plus grand nombre de volumes : elle en renferme 2,078,000, ou près de la moitié de ce qu'il y a dans les 500 bibliothèques publiques de la France. Viennent ensuite, par ordre d'importance, celles du Muséum britannique, 1,00,000 de volumes ; la bibliothèque royale de Munich, 800,000 volumes ; celle de Berlin, 700,000 volumes ; celle de Dresde, 500,000 volumes ; celle de Vienne, 420,000 volumes ; celle de l'Université d'Oxford, 300,000 volumes ; la bibliothèque nationale de Belgique, 210,000 volumes ; celle de l'Université de Heidelberg, 300,000 volumes ; celle de Hambourg, 300,000 volumes ; celle de Stuttgart, 300,000 volumes ; celle du Vatican, 30,000 volumes, mais qui est des plus précieuses à cause des 25,000 manuscrits qu'elle renferme.

Abonnez-vous à L'OPINION PUBLIQUE pour le nouveau roman illustré de Jules Verne, intitulé :

UN CAPITAINE DE QUINZE ANS,

que nous commencerons dans le prochain numéro.

SONNET

A. M. ED. AUBÉ, JOURNALISTE, TROIS-RIVIÈRES

A l'occasion de son mariage

Au banquet de l'hymen le Seigneur te convie ;
Accepte avec fierté, jeune homme, cet honneur.
Un ange d'ici-bas te consacre sa vie,
Son amour, ses secrets, ses espoirs de bonheur !

Il faut se marier ! C'est bien là ce qu'en vie
Tout être raisonnable et doué d'un bon cœur ;
Mais, dans ce siècle affreux—je le dis sans envie—
Maintes femmes, souvent, ne rêvent que gran-
[deur !

Sois heureux, mon ami, dans ton petit ménage !
Chasse loin les soucis ; et que pas un nuage
N'assombrisse jamais le ciel de tes amours.

Dieu te donne aujourd'hui—récompense char-
[mante !
Une épouse au cœur d'or, pieuse, intelligente,
Qui fera de ta vie un tissu de beaux jours....

J.-B. CAOUETTE.

Québec, 23 nov. 1880.

DINER-FRÉCHETTE

Voici quelques-uns des discours qui ont été prononcés à ce banquet :

DISCOURS DE M. FRÉCHETTE

Monsieur le président, Messieurs,—

Je dois vous dire que j'ai renoncé depuis longtemps à faire des discours ; et j'ai eu des amis au cœur assez ouvert pour m'avouer que j'avais bien fait. Aujourd'hui Montréal et Québec ont presque l'air de s'entendre ensemble pour m'en faire faire deux sur le même sujet. C'est flatteur, mais ce n'est pas juste. Si du moins l'on me demandait de plaider le contre après avoir plaidé le pour, ou vice versa, il n'y aurait pas là de quoi embarrasser un avocat, doublé d'un ancien député ; mais — ce qui est beaucoup plus sérieux et beaucoup plus difficile, — c'est qu'il me faut deux fois traiter la même question, et absolument dans le même sens. Comment trouver du nouveau ? J'ai hésité un peu d'abord ; mais à tous hasards je tente la partie. Si l'on a voulu me jouer un mauvais tour, c'est peut-être encore là le meilleur moyen de me venger.

Je ne surprendrai personne, messieurs, en disant que la circonstance qui nous rassemble ce soir a pour moi un caractère tout particulièrement solennel. Je vois autour de moi d'anciens concitoyens de Québec et de Lévis, ma ville natale, de vieux compagnons d'études, des confrères, en profession et en littérature, des camarades de luttes politiques, des amis au cœur large et indulgent, des adversaires d'autrefois envers qui j'ai peut-être quelque chose à me reprocher, des hommes de toutes les opinions, de toutes les origines, de toutes les croyances, me tendant chaleureusement la main pour me féliciter de mes humbles succès littéraires. Comment trouver des paroles pour leur exprimer ce que j'éprouve ? Comment les remercier de cette démonstration si sympathique et si spontanée en faveur de quelqu'un qui ne regrette qu'une chose, de ne pas l'avoir assez méritée ! Hélas ! je ne puis qu'accepter avec émotion leur cordial serrement de main, leur dire merci du fond de mon cœur, et emporter avec moi un souvenir qui se confondra désormais avec le souvenir même de ma jeunesse, si intimement identifiée avec la bonne vieille ville de Québec et sa généreuse population.

C'est dire que ce souvenir me suivra toujours, messieurs. J'ai le passé pour en faire foi. Que ma tente d'émigré ait flotté au vent des grands lacs de l'Ouest ou dormi sur le bord des bayous ombreux de la Louisiane ; que mon esquif de voyageur se soit bercé au flot des grands golfes du midi, ou miré dans les vagues azurées de la Loire ; que j'aie eu devant moi la farouche majesté du Niagara, l'imposante immensité de la mer, ou que je me sois arrêté d'admiration devant les incomparables monuments de l'ancien monde, jamais rien n'a pu me faire oublier ma bonne vieille ville de Champlain, unique au monde par la splendeur pittoresque de son site, et la poésie qui semble se déga-

ger de chacune des pierres de sa forteresse, comme de chacune des pages de sa glorieuse histoire !

Oui, ô Québec ! j'ai partout pieusement conservé ton souvenir, car c'est dans tes murs que mon cœur s'est ouvert pour la première fois aux nobles choses de l'intelligence ; ce sont tes créneaux altiers, ton pavillon tricolore flottant fièrement dans un pli de nue, ta montagne escarpée, ta longue ceinture de remparts, tes blancs clochers se mirant dans ton fleuve, mêlés aux voiles grises de ta flotte cosmopolitaine, qui ont éveillé pour la première fois dans mon âme l'enthousiasme qui fait le poète !

« De tous côtés, comme dit M. David, des choses qui frappent l'imagination, agrandissent l'esprit, élèvent l'âme, des horizons de flots et de montagnes à perte de vue, des rochers et des bocages, des nappes immenses de verdure, des champs de batailles et des plaines fameuses, théâtres de luttes gigantesques, des monuments et des ruines peuplés de souvenirs, des forts, des bastions, des murs crénelés surmontés de canons, des appareils de guerre, séjour de Mars ou d'Apollon, patrie de toutes les muses ! »

J'apercevais tout cela de la fenêtre d'une humble maisonnette de Lévis, à moitié cachée sous un dôme de grands ormes ; et, tout petit enfant, sans même savoir ce que c'était qu'une rime ou qu'une strophe, je sentais déjà palpiter en moi l'oiseau sonore et doré de la poésie.

En effet, messieurs, bien que je n'aie pas été très loin encore dans la carrière littéraire, en revanche, je m'y suis senti poussé bien jeune. Et à ce propos, qu'on me permette une anecdote :

J'ai appris à lire dans un petit livre plein de rêverie et de sentiment, intitulé : *Lettres du poète Gilbert à sa sœur*. Va sans dire que je n'en comprenais pas un mot ; mais cela ne laissait pas que de produire un certain effet sur ma jeune imagination.

Un jour, mon père — un honnête homme et un bon citoyen s'il en fut jamais, mais qui n'avait rien de commun avec les muses — nous demanda, à mon frère et à moi, quelle profession nous avions l'intention d'embrasser quand nous serions grands.

— Moi, répondit mon frère Edmond, le joyeux luron que vous connaissez tous, je veux être charretier !

— Et moi, je veux être poète, ajoutai-je.

Je me rappelle encore le sourire d'affectueuse pitié qui vint effleurer les lèvres de mon pauvre père, à cette déclaration inattendue de la part des deux espoirs de ses vieux jours.

— Mais enfants, nous dit-il d'un air résigné, vous choisissez là deux métiers qui ne feront pas votre fortune !

Plus tard j'ai compris la sage réflexion de mon père ; mais on ne fait pas sa destinée, on la subit. J'ai tenté en vain d'autres carrières ; il m'a fallu de guerre lasse retourner au rêve de mon enfance.

Chassez le naturel, il revient au galop.

Oui, chère bonne ville de Québec, si ancienne et si glorieuse, si belle dans ton ensemble, et si caractéristique dans tes détails, si cordiale et si hospitalière, en présence de tes plus nobles enfants réunis ici pour me souhaiter la bienvenue dans tes vieux murs, je te dois ce témoignage que si j'ai ce bonheur de faire retentir le nom canadien dans l'immortel sanctuaire de la littérature française, c'est à toi que je le dois, et je t'en remercie !

Car il faut vous dire, messieurs, que j'ai aimé trop Québec de loin, pour ne pas me hâter de traverser le fleuve, aussitôt que l'oiseau, abandonnant les bords du nid, put voler un peu de ses propres ailes.

Alors, le premier des poètes québécois, Octave Crémazie, chantait la gloire de nos aïeux et les exploits de la vieille France. Sa voix puissante et inspirée aiguillonnait les jeunes émulations. Une pépinière de littérateurs en herbe se groupait autour de lui ; mais c'est à peine si l'un de nous hasardait une note timide dans le brillant écho que soulevaient ses accents patriotiques. Hélas ! l'étoile un jour fila vers d'autres cieux ; et toute une génération de poètes et d'écrivains enthousiastes

se disputèrent l'honneur de relever la lyre, bien lourde pour leurs doigts, qu'avait laissé tomber sur le vieux rocher de Québec, l'auteur de la *Fiancée du Marin*, des *Milles-Isles* et du *Drapeau de Carillon*.

O mes vieux camarades, pensez-vous souvent comme moi à ces jours lointains déjà, où, le cœur plein de poétiques illusions, nous unissions ensemble notre talent, nos espérances, et même notre pauvreté, pour fonder cette association tacite d'idolâtres du beau, de chercheurs d'idéal, et de ciseleurs de la pensée, dont on se moquait bien un peu alors, mais qui devait à mainte reprise attirer sur nous l'attention de la France ? Vous rappelez-vous quelquefois nos réunions joyeuses, nos lectures interminables, nos études acharnées ou nos longues rêveries en commun ? Vous souvenez-vous encore de ces étourdissantes veillées, enfin, où le vers d'Henri Murger mêlait son tintement sonore et clair à la chanson d'amour de notre jeunesse en fleur ? Nous étions tous rivaux, mais

Nos luths comme nos cœurs vibraient à l'unis-
[son]

et Dieu sait si cette rivalité relâcha jamais les liens d'affection qui nous unissaient ! Ce fut là l'origine de ce qu'on appela plus tard : *La société d'admiration mutuelle* !

La société d'admiration mutuelle ! Ma foi, si l'on eût pris en considération le nombre de livres, d'habits, de gants et autres menus articles de toilettes, qui passaient chez nous d'un propriétaire à l'autre, c'est plutôt la société de secours mutuels qu'il aurait fallu l'appeler. Quoiqu'il en soit, je constate, en voyant la réunion de ce soir, que cette société d'admiration mutuelle, si admiration il y a, a pris un singulier développement depuis que je n'ai plus l'honneur d'assister aussi souvent à ses séances. Il n'y a rien là de bien surprenant du reste, puisque, si j'en crois ce que me disait dernièrement l'un de ses fondateurs, M. Faucher de St-Maurice, la susdite société est en train de s'annexer l'Académie française !.....

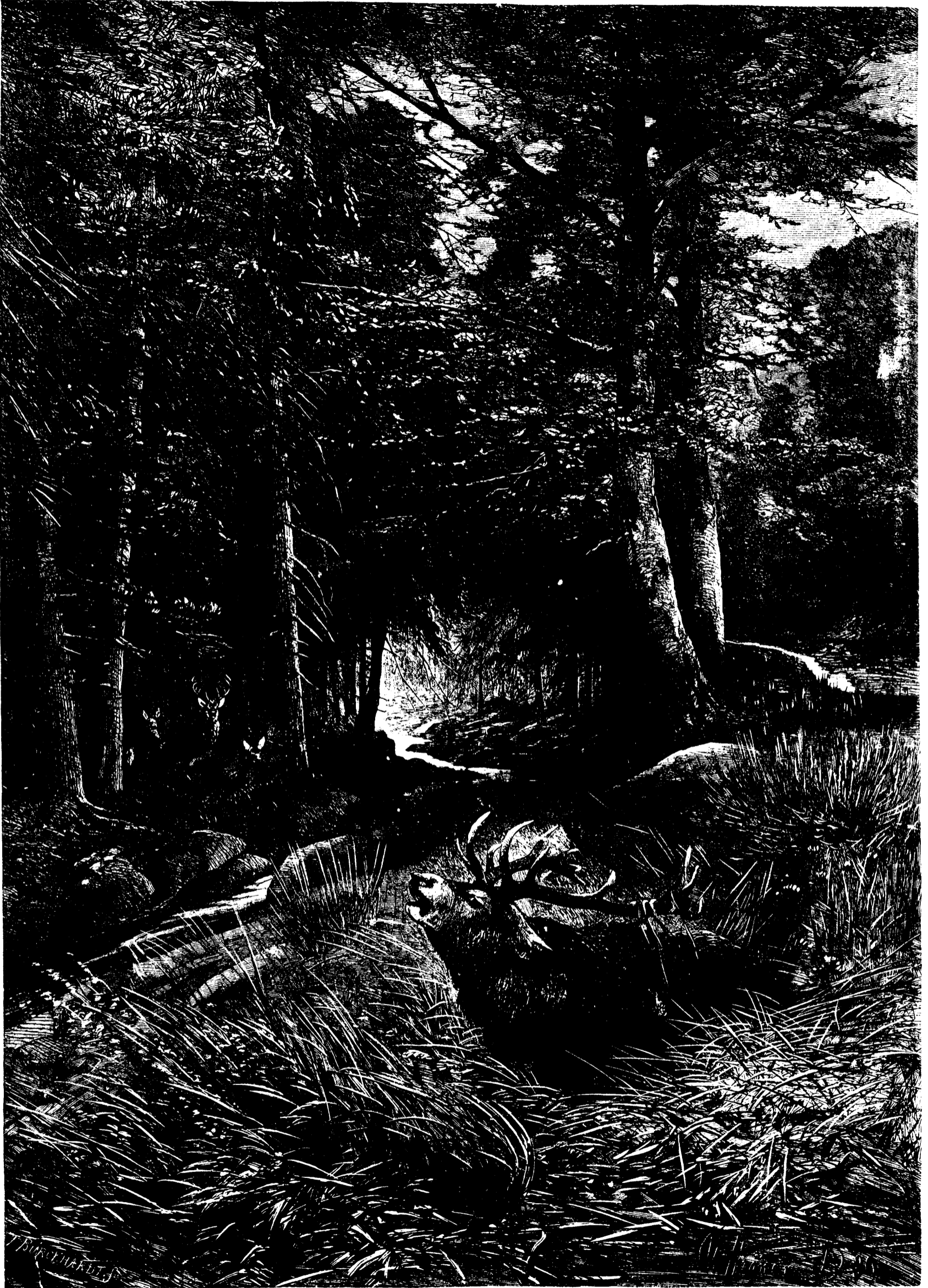
Mais trêve de badinage, et pour être sérieux, racontons quelques anecdotes. Il fut un temps, messieurs, où notre société d'admiration mutuelle était loin d'être loin de songer à établir une succursale sous la coupole de l'Institut de France. Mais si nos productions étaient maigres, nos revenus l'étaient bien davantage. La diète régnait souvent dans les buffets de la confrérie. Cependant nous eûmes nos moments d'abondance.

Le premier québécois qui comprit que la poésie ne s'alimentait pas d'elle-même comme le mouvement perpétuel, fut un brasseur dont le souvenir est resté légendaire, et qui portait le nom harmonieux de M. McCallum. Arthur Casgrain, — un de nos bons camarades d'alors que nous eûmes la douleur, hélas ! de conduire au cimetière deux ou trois ans plus tard, — s'était imaginé de faire un poème épique sur le Grand-Tronc ! Cela s'appela la *Grand-Troncade* ! Or, dans l'un des douze chants qui composaient cette épopée d'un nouveau genre, il y avait ces trois vers remarquables à plus d'un titre :

Bubons, bubons, amis, de ce bon macalomme
Venant directement du brasseur qu'il dénomme ;
C'est ça qui vous retape et vous refait un homme !

L'effet fut magique. Le cœur du marchand fut touché. Le brasseur s'attendrit. Une longue voiture, sur laquelle se lisaient en lettres d'or les mots éloquentes *Pale Ale and Porter*, s'arrêta le lendemain devant notre porte. Pendant vingt minutes, un homme au pas alourdi par un fardeau quelconque monta et remonta l'échelle de Jacob qui conduisait à la mansarde du poète, et cent quarante-quatre bouteilles de savoureuse apparence se rangèrent comme par enchantement tout autour de la pièce.

Je renonce à peindre la joie de l'heureux donataire. Dans son enthousiasme, il vint me faire part de sa bonne fortune, sous le secret le plus inviolable, bien entendu. Mais comme j'avais moi aussi un impérieux besoin de communiquer mon émotion, je ne fus guère plus discret que lui ; et, le soir, le ban et l'arrière-ban de toute la bohème et du quartier latin pre-



ASSIÉGE

naient le même chemin que les bouteilles de M. MacCallum, et enhavissaient l'étréte mansarde de mon Arthur.

Il y eut des discours français, anglais, latins et grecs, en vers et en prose. Arthur Michaud avait même fait des couplets de circonstance. Bref, l'hécatombe se fit. La libation fut pantagruélique. Les douze douzaines y passèrent ! Et le lendemain, ce pauvre Casgrain me montrait tristement les débris homériques de son opulence d'un jour, et s'écriait sur un ton lamentablement désespéré :

" Il va falloir que j'écrive un nouveau poème !... "

Ce fut là, messieurs, la première fois que la poésie rapporta quelque chose dans ce beau pays du Canada ! et en dégustant les mets savoureux et les vins délicats que l'hospitalière ville de Québec offre ce soir à l'un des jeunes bohèmes d'autrefois pour fêter un succès poétique, je me suis rappelé presque avec émotion cette amusante circonstance, enveloppée maintenant avec tant d'autres scènes de jeunesse, tristes ou joyeuses, dans le brouillard des souvenirs lointains.

Une autre petite histoire du temps me revient à l'esprit. Lusignan et moi nous habitons les combles d'une vieille maison sur la rue du Palais. Notre mansarde était chauffée par un simple tuyau qui y conduisait la chaleur d'un poêle situé à l'étage inférieur,—ce qui faisait parfaitement notre affaire, du reste. Un jour, j'avais publié dans le *Canadien*—*tempora mutantur* !—une petite pièce de poésie dans laquelle se trouvait le vers suivant :

Transi dans ma pauvre mansarde...

Le lendemain une surprise nous attendait.

Un poêle sourd avait remplacé le simple tuyau, et c'est en nous tenant les côtes que nous eûmes à subir le discours suivant : " Messieurs, nous sommes indulgents pour vos soirées tapageuses, et peu particuliers le jour de vos échéances, il me semble que, puisque vous aviez froid dans votre chambre, vous auriez bien pu nous en faire la remarque, sans aller vous plaindre dans les journaux ! "

Pauvre bonne Mme Tessier, elle n'était pas forte sur les figures de rhétorique, mais elle fut la providence de bien des déshérités ; et plus d'un parmi ceux qui m'écoutent peuvent dire avec moi si jamais un cœur plus obligeant a jamais battu dans une poitrine plus compatissante pour la jeunesse décaquée ! Rendons-lui ce témoignage, ce sera toujours quelque chose que nous lui aurons rendu.

Et qui sait ? c'est peut-être grâce à ce sentiment sympathique de sa population pour tout ce qui touche aux lettres et aux écrivains, que la ville de Québec a vu se grouper dans son sein ces pléiades successives de littérateurs distingués qui ont fait sa gloire et celle de leur pays.

Depuis cinquante ans, des hommes éminents dans toutes les branches de la littérature ont fait de leur réputation une auréole resplendissante à la ville de Québec. Si nous remontons à la génération qui nous a précédés, j'aperçois Petitclerc, Parent, Soulard, Chauveau, Garneau, L'Écuyer, Ferland, Barthe et Réal Augers, ces pionniers de l'intelligence qui, dans l'histoire, la poésie, le théâtre et le roman, ouvrirent une si large trouée à la génération qui suivit. Plus tard, Casgrain, LeMoine, Fiset, Taché, Plamondon, LaRue, et le premier d'entre tous Octave Crémazie, viennent à diverses époques continuer vaillamment l'œuvre de leur devanciers, pour faire place à leur tour à la brillante phalange contemporaine qui, à la suite de Lemay, de Fabre, de Bégin, de Routhier, d'Oscar Dunn, de Faucher de St-Maurice, de Buies, de Marmette, de Legendre, s'est chargée de la glorieuse tâche de conserver au vieux Québec son titre si légitimement conquis d'Athènes du Canada !

Et comment pourrait-il en être autrement ? Québec n'est-il pas le berceau de notre nationalité ? L'endroit où se sont écrites les plus belles pages de notre histoire ? Annales héroïques, souvenirs touchants, merveilleuse nature, tout contribue ici à parler à l'âme de l'historien et du poète.

Quelle plaine féconde à exploiter que la prodigieuse histoire de cette poignée de héros bretons qui vinrent, il y a trois siècles, planter sur le rocher de Québec le drapeau du christianisme et de la civilisation ! Quelles sources inépuisables d'inspirations que notre beau fleuve, nos lacs gigantesques, nos torrents fougueux, nos montagnes superbes, nos forêts impénétrables, et toute cette nature si sauvage et si grandiose qui fera toujours le cachet caractéristique de notre cher Canada !

O notre histoire, messieurs ! ô les beautés pittoresques de notre pays ! Deux filons merveilleux, deux mines de pierres précieuses ouvertes sous nos pas !

Les écrivains de l'Europe s'évertuent à découvrir du nouveau, du neuf. Après avoir épuisé tous les genres et tous les sujets, ils vont jusqu'à chercher dans l'immondice une originalité qui leur échappe. Eh bien, ce nouveau, ce neuf, cette originalité recherchée et si rare de nos jours, nous l'avons sous la main. Elle est là dans nos archives historiques, dans nos mœurs patriarcales, dans le caractère viril d'un peuple jeune et avide d'indépendance. Une poésie robuste et saine se berce sur nos brises, respire dans nos chansons populaires, chante dans les échos de nos forêts sauvages, et déploie, gracieuse et fière, ses deux ailes blanches au vent des libres aspirations du nouveau-monde !

A nous cette virginité, messieurs ! Prenons à l'Europe sa forme et son expérience, mais laissons-lui ses vieilles muses. Soyons nous-mêmes, sachons être Canadiens, Canadiens, Canadiens ! et l'avenir est à nous !

" Ce qui nous a frappés dans vos poésies, me disait un membre de l'Académie française, c'est la forme toute moderne, toute parisienne du vers, unie à je ne sais quoi d'étrange, de particulier, d'exotique qui se dégage de l'ensemble. "

Or ce parfum d'originalité que cet écrivain découvrait dans mes œuvres, je ne l'avais pas remarqué moi-même. C'était leur cachet national, leur certificat d'origine, leur côté canadien !

C'est cette empreinte-là qu'il est important pour nous de ne pas laisser disparaître, messieurs. Que nos jeunes écrivains laissent largement s'épanouir dans leurs écrits, et qu'ils se mettent à l'œuvre ! Il ne faut pas craindre les ronces du sentier ; la carrière qui nous était fermée est grande ouverte maintenant. Des millions de lecteurs sont là qui nous attendent. Travaillons ; la France nous tend la main. Et quand nous aurons renoué avec notre illustre et bien-aimée mère-patrie les liens brisés par les vicissitudes de la vie des peuples, nous aurons prouvé une fois de plus la vérité de cette belle parole de Bulmer Lytton dans *Richelieu* :

The pen is mightier than the sword !

DISCOURS DE M. LEFEVRE

M. Lefevre, consul général de France, a fait un petit discours qui en vaut bien des grands par l'élevation des pensées et le charme de l'expression. Qu'on lise le morceau suivant, et l'on saura nous dire si ce n'est pas bien touché :

La littérature est l'âme des nations, car c'est en elle que viennent se cristalliser les traits caractéristiques, les grandeurs, les défaillances, les joies et les souffrances de toute société. C'est en elle que le patriotisme trouve son expression la plus noble. C'est elle qui le soutient dans les périodes douloureuses ; et qui transmet cette flamme sacrée, pendant le silence de la vie publique, à travers les générations. La littérature canadienne a rempli noblement cette mission ; car c'est par elle que le sentiment national a conservé dans l'abandon et dans l'isolement sa vitalité. Honneur aux écrivains qui se sont constitués ses organes, aux historiens qui ont mis en relief ses origines, raconté ses gloires, exposé ses titres au respect du monde, honneur aux orateurs qui ont revendiqué ses droits et fait retentir en langue française, les virils accents de la liberté ; honneur aux romanciers qui vous ont charmés par des récits et des peintures canadiennes ; honneur surtout aux poètes qui ont chanté et consolé vos

douleurs, relevé vos courages, qui vous ont rendu la paix et la confiance dans vos destinées ! La poésie a des ailes — La vôtre a traversé l'Océan — Elle est allée, en France, raviver des souvenirs lointains, évoquer les ombres illustres de Cartier, de Champlain, de Montcalm. Elle a montré à notre société blasée et sceptique l'image d'une France rajeunie par une nature vierge, par une vie naïve et patriarcale. Comment s'étonner du succès que ces inspirations ont obtenu chez nous, de l'écho puissant, parfois douloureux, qu'elles ont fait vibrer dans nos âmes ! En leur décernant une couronne, l'Académie française s'est faite, j'ose le dire, l'expression d'un sentiment général de la sympathie, j'allais dire de la gratitude que nous éprouvons pour la Muse Canadienne ; oui, pour cette sœur transatlantique, retrouvée après plus d'un siècle sur les bords du Saint-Laurent et qui parle avec tant de grâce la langue de Musset et de Lamartine.

DISCOURS DE M. LAUBIER

M. le président et messieurs,

Comme vous l'a dit notre président, j'ai maintenant l'honneur de vous proposer la santé de l'Académie française. En vous proposant cette santé, je ne crois pas être appelé à vous parler de l'Académie française telle que nous la connaissons. L'Académie existe, et c'est assez ; il est inutile de rien dire de plus ; son histoire lui suffit. Je voudrais seulement rappeler à votre mémoire l'acte généreux par lequel l'Académie française, mettant de côté les statuts positifs qui la régissent pour n'écouter que la voix du sang, reconnaissait à notre poète M. Fréchette, la qualité de français et l'admettait lui, sujet anglais, à prendre part au concours ouvert, d'après les règlements de l'Académie, aux seuls citoyens français.

Quel est celui qui a pu lire sans émotion le compte-rendu de cette séance mémorable pour nous, où M. Fréchette a été couronné ?

Quel est celui qui a pu sans émotion, revoir par la pensée cette foule composée de toutes les illustrations de la France contemporaine, cherchant avidement à saisir les traits de ce frère venu d'outre-mer, que l'Académie offrait à leurs sympathies et à leur admiration !

Quel est celui qui a pu, sans sentir ses yeux humides, lire les discours de M. Camille Doucet, le secrétaire perpétuel de l'Académie, dans lequel il fait part des objections qui s'opposaient à l'admission de M. Fréchette au concours, et de la manière dont ces objections furent levées. M. Fréchette n'était pas citoyen français, et partant les statuts de l'Académie ne permettaient à personne de concourir s'il n'était citoyen français, mais enfin toutes les objections furent levées, parce que si M. Fréchette n'était pas citoyen français, d'un autre côté, il faisait partie d'une population française d'origine, et restée, malgré les événements, française de cœur et de sentiments. La preuve que M. Camille Doucet donnait pour justifier l'Académie d'avoir admis M. Fréchette à tous les privilèges réservés aux seuls français, rappelait des souvenirs cruels, mais montrait que l'Académie nous avait bien jugés. M. Doucet rappelait à une assemblée tenue à Montréal en 1870, à l'époque la plus désastreuse de la guerre, pour venir en aide aux blessés français, et dans laquelle l'assistance tout entière avait impétueusement exprimé son origine française, et son attachement inviolable à la fortune de la France.

Hélas ! messieurs, l'exemple n'était que trop bien choisi. L'adversité est le creuset d'épreuve de tous les sentiments, et c'est aux jours de l'adversité de notre première mère-patrie, que nous avons senti à quel point nous lui étions attachés, à quel point nous l'aimions. Telle, messieurs, vous êtes témoins, la blessure laissée par cette guerre cruelle, au cœur des enfants de la vieille France, n'est pas plus douloureuse que la blessure qu'elle a laissée au cœur des enfants de la Nouvelle France.

C'est lorsque nous arriva la nouvelle

des premiers désastres de l'armée française, que nous sentimes combien nous étions français. Qui ne se souvient d'avoir vu, dans ces jours funestes, toute la population française de Québec, massée autour des bureaux de journaux, attendant dans une poignante anxiété, que le télégraphe nous transmitt le résultat des batailles livrées la veille, sur le sol de l'antique mère-patrie ? qui ne se souvient de ces foules énormes enfiévrées par l'angoisse, et que cependant la moindre leur d'espoir faisait frissonner d'émotion, et qui ne se dispersaient enfin, que lorsque le doute n'était plus possible contre la fatale vérité ? Et lorsqu'arriva la catastrophe suprême, vous le savez, messieurs, si on nous eût enlevé un de nos propres membres, nous n'aurions pas souffert plus cruellement.

Depuis ce temps-là, nous avons attendu avec autant de conviction profonde, avec autant de ferme espoir, que ceux que nous persistons à appeler nos frères d'outre-mer, nous avons attendu le jour de la revanche. Le temps n'est plus où ces populations peuvent être arrachées par violence à leur patrie et attachées malgré elles à un gouvernement qui n'est pas un gouvernement de leur choix. Le temps n'est plus où la force peut perpétuellement primer le droit, nous, descendants de la France, nous, habitués depuis longtemps à la plus ample liberté, nous, sujets anglais, qui, sous l'ombre du drapeau britannique, proclamons hautement et fièrement notre origine française ; nous aussi nous avons foi dans cette justice immanente des choses humaines, dont parlait naguère un illustre homme d'état. Plus d'un d'entre nous, en voyant la France si calme, si patiente, s'est porté à espérer, à cru qu'un jour cette antique devise de notre pays, qui remonte aux premiers temps de la colonie et qui se retrouve maintenant sur un de nos édifices publics, recevrait son exécution en Europe :

Je suis un chien qui ronge l'os,
En le rongant, je prends mon repos ;
Un jour viendra qui n'est pas venu,
Où je mordrai qui m'aura mordu.

Quant à nous, messieurs, notre revanche nous l'avons maintenant.

Après la cession finale de ce pays à la couronne d'Angleterre, nos pères acceptèrent loyalement le nouvel état de choses ; ils se jurèrent à eux-mêmes que si l'occasion s'en présentait, ils verseraient leur sang aussi généreusement pour leur nouveau souverain, qu'ils l'avaient versé pour l'ancien, mais ils se promirent aussi, que jamais la langue française, aux accents de laquelle ils avaient été bercés sur les genoux de leurs mères, ils se promirent que jamais la langue française ne disparaîtrait du continent d'Amérique.

Aujourd'hui, après un siècle écoulé, l'Académie française nous donne le droit de cité dans la république des lettres françaises, et elle proclame à la face du monde que non-seulement la langue française vit encore parmi nous, mais qu'elle est digne de l'Académie.

C'est là, messieurs, notre revanche, nous n'en désirons pas d'autre ; elle est complète pour nous, et nous la devons à l'Académie française.

S'il était possible que nos voix traversassent l'espace et parvinssent au-delà de l'Océan, nous enverrions d'ici même, à l'Académie française, l'expression de notre gratitude. La chose n'est pas possible, mais, ce qui est possible, c'est que nous adressions à l'instant même, notre gratitude au vaillant poète qui a été frappé à la porte de l'Académie, qui a obtenu que les portes s'ouvrissent devant lui, et qui en est sorti couronné. Car, messieurs, le succès de M. Fréchette n'est pas seulement un succès personnel, c'est un succès national.

Et, chose remarquable, comme nous l'a dit notre président, et qui témoigne quelle haute conception nous avons de la liberté dans ce pays, ce ne sont pas seulement ceux qui parlent la langue de M. Fréchette qui s'associent à son triomphe ; tous nos compatriotes d'origine britannique s'associent comme nous à sa gloire, et en revendiquent leur part.

Rappellerai-je cependant qu'il s'est trouvé parmi nos compatriotes de langue

française des voix discordantes ! je ne mentionnerai le fait que pour rappeler à notre hôte que dans les triomphes antiques, il était permis à quiconque s'en sentait l'envie de se faire le détracteur du triomphateur, mais qu'il ne paraît pas que jamais les lauriers du triomphateur en aient été ternis. L'histoire a gardé les noms des triomphateurs ; elle a dédaigné de parler des détracteurs.

Je mentionnerai ce fait pour rappeler à tous que l'admiration du talent n'a jamais nui aux opinions. L'aveu ne sera pas suspect venant de quelqu'un qui a combattu sous le même drapeau que M. Fréchet, et qui appartient à la même école que lui.

Qu'il me soit permis d'ajouter un dernier mot sur ce sujet.

Sous la restauration, il y avait un jour, dans une prison de Paris, un prisonnier détenu pour délit politique. Il avait été condamné pour une offense, qualifiée par la poursuite, d'outrage à la morale. Son délit véritable, c'était d'avoir criblé d'épigrammes un peu trop vives la dynastie régnante dont il était un adversaire déclaré. Un jour, un visiteur, déjà chargé d'années, et qui, lui, était un ami ardent de la dynastie régnante, se présentait à la prison, pour faire visite au prisonnier. Messieurs, le prisonnier c'était Béranger, le visiteur, c'était Chateaubriand. Quelques années plus tard, après une nouvelle révolution, la branche cadette des Bourbons avait remplacé la branche aînée sur le trône de France. Il y avait un prisonnier détenu lui aussi pour délit politique. Il avait été condamné pour un article de journal publié à l'occasion d'une loi sur la presse. Son délit véritable était d'avoir manifesté trop hautement son attachement à la dynastie déchue.

Un jour, un visiteur se présentait à la prison, pour faire visite au prisonnier. Cette fois, le prisonnier, c'était Chateaubriand, le visiteur, c'était Béranger. Messieurs, vous le savez, entre Chateaubriand et Béranger il n'y avait rien de commun, si ce n'est le talent. Tous deux avaient en commun, ce que Napoléon avait appelé, en parlant de Chateaubriand, le feu sacré. En tout le reste, ils étaient dissemblables. Béranger n'était pas chrétien ; Chateaubriand était profondément chrétien. Chateaubriand avait publié un livre qui était, sans contredit, une des plus éloquents et certainement la plus courageuse de toutes les défenses du christianisme qui eussent paru depuis Tertulien. Tout le monde conviendra qu'il fallait plus de courage et plus de dévouement pour publier le *Génie du Christianisme*, au lendemain de la révolution française, qu'il n'en faut pour publier un article de journal, dans notre bonne province de Québec, en l'an de grâce 1880.

Cependant quand Chateaubriand allait faire visite à Béranger, il ne prétendait rien abdiquer de ses convictions religieuses, il ne prétendait pas se rendre solidaire des opinions de Béranger. C'était l'homme de génie qui allait rendre hommage au génie. C'est un fait consolant pour l'humanité : il est des sphères supérieures, dans lesquelles les âmes élevées peuvent se rencontrer, sans qu'elles y soient atteintes par les déplorables divisions de la vie quotidienne.

C'est là, messieurs, la pensée qui a présidé à cette réunion. Ceux qui sont, ce soir, assemblés autour de cette table, sont ici pour rendre hommage au talent poétique de M. Fréchet, pour témoigner qu'ils apprécient les lettres, pour témoigner qu'ils apprécient surtout cette incomparable langue française que M. Fréchet sait parler jusqu'à l'égal de ceux qui la parlent le mieux en France, au témoignage de l'Académie.

Messieurs, j'ai encore une fois l'honneur de vous proposer la santé de l'Académie française.

Abonnez-vous à L'OPINION PUBLIQUE pour le nouveau roman illustré de Jules Verne, intitulé :

LE CAPITAINE DE QUINZE ANS,

que nous commencerons dans le prochain numéro.

EXPULSION DES CONGRÉGATIONS RELIGIEUSES DE FRANCE

CHEZ LES PRÊTRES DE LA MISÉRICORDE

Ici l'on est sous les armes. La porte extérieure est bardée de fer. Une chaîne de sûreté en défend l'entrée. Sur cette porte et sur toutes celles qu'on doit forcer sont collées des affiches chargées de rappeler aux magistrats les articles 184, 114 et 450 du Code pénal.

Des témoins civils sont là, qui ont mission de dresser procès-verbal de l'envahissement ministériel.

Déjà même le concierge a en mains la protestation qu'en cas de surprise il présenterait au commissaire.

CHEZ LES ORATORIENS

Le plus grand calme régnait dans toute la maison ; à cinq heures du soir, quelques personnes viennent demander ce qui se passe, mais aucune nouvelle, faisant prévoir que l'exécution des décrets est décidée pour tel ou tel moment, n'est encore parvenue aux religieux.

Néanmoins, leur porte sera rigoureusement fermée, et l'on sera obligé de forcer les serrures pour pénétrer dans l'intérieur de la communauté.

CHEZ LES HOSPITALIERS

Aucune mesure défensive. On entre comme on veut.

—Avez-vous donc pris le parti de ne pas résister ? demandons-nous au Père supérieur.

—Oh ! nous répondit-il, nous possédons ici les chaînes et les verrous les plus solides du monde. Nous avons en ce moment parmi nos hôtes cinquante-trois malades, dont plus de trente ne sont pas transportables. Sept ont été opérés ce matin même. Ces messieurs du ministère verront ce qu'ils auront à faire.

AVIGNON

A six heures, ce matin, les escouades de gardiens de la paix et dix brigades de gendarmerie cernaient les rues environnant le couvent des Récollets. L'exécution des décrets allait commencer.

Depuis plusieurs jours, on s'attendait à la venue des agents de M. Constans.

Le commissaire central, M. Faché, accompagné de ses sous-ordres, se présenta à la porte du couvent et fit les sommations. Personne ne répondant, le commissaire central, qui avait amené des charpentiers et des serruriers, ordonna d'enfoncer les portes.

Un siège en règle commença. Pendant qu'à coups de hache on abattait les portes du couvent, le tocsin sonnait dans le couvent, et les amis des Pères placés sur la terrasse faisaient partir des pétards d'alarme.

La population se massa aussitôt autour du couvent, et, par ses cris sympathiques, protesta contre l'ignoble violation qui se commettait.

Les portes du couvent qui avaient été murées furent abattues à coups de pioche. Les couloirs étaient obstrués par des fagots et des madriers.

Il fallut près de trois heures pour arriver dans l'intérieur. Pendant ce temps, au dehors, plus de quatre mille personnes attendaient, anxieuses, la fin de cette lamentable exécution contre des religieux inoffensifs.

La police a expulsé violemment les civils, au nombre de trente, qui se trouvaient près des Pères.

Un des religieux, septuagénaire, a été frappé par un agent de police ; un autre, à sa sortie du couvent, accompagné de plusieurs personnes en habit noir, a été escorté à travers la ville par quatre cents femmes portant des couronnes et des bouquets.

En passant devant les bureaux du journal républicain le *Réveil*, les femmes ont crié : A bas les décrets ! A bas les fédérés !

Deux Récollets, de nationalité étrangère, ont reçu l'ordre de quitter le territoire français dans les vingt-quatre heures. Le Père supérieur s'est déclaré proprié-

taire de l'immeuble. On lui a accordé de rester avec deux domestiques.

La gendarmerie et la police ont eu énormément de peine à contenir la foule. Plusieurs arrestations ont été opérées, parmi lesquelles celle de Mme la comtesse de Vogué, qui a reproché au commandant de la gendarmerie sa façon d'agir, et celle du petit-fils de M. Granier, sénateur de Vaucluse.

Une très grande agitation règne en ville.

MARSEILLE

On se croirait revenu aux mauvais jours de la Commune Marseillaise.

Ce matin, à six heures, les agents de M. Constans, commissaire central en tête, se sont présentés au couvent des Capucins de la rue Croix-de-Reynier.

Il a fallu deux heures aux enfonceurs de portes et aux crocheteurs patentés du gouvernement, pour pénétrer dans l'intérieur du couvent. Derrière la dernière porte, le commissaire central et ses agents se sont trouvés en face de cent personnes qui assistaient les Pères. Il a fallu d'abord les expulser, et la besogne a été dure.

On a arrêté et mis les menottes à M. le marquis de Coriolis, un des héros de la guerre de 1870 ; à M. de Combaron ; à M. de la Chambre, à M. Guérin, à M. J. Duboscq, rédacteur du courageux journal légitimiste, le *Citoyen*.

Dans la cour du couvent, M. Duboscq, s'adressant aux gendarmes, leur dit :

—Souvenez-vous que les vôtres ont été fusillés avec les Dominicains et les Capucins par les communards de la Roquette.

A l'apparition des prisonniers, la foule leur fait une ovation, criant : " Vive la liberté ! Vivent les Capucins ! "

Les portes de soixante-dix cellules ont dû être forcées.

Les Pères, à leur sortie, sont accueillis par des applaudissements enthousiastes. On leur jette des couronnes et des fleurs. Les femmes en larmes s'agenouillent et demandent leur bénédiction.

Dix-sept Pères ou Frères ont été expulsés.

La population est très surexcitée. Aux fenêtres des maisons, des femmes versent des pots d'eau sur la tête des agents de police.

Des jeunes gens, qui portaient une couronne et qui escortaient les religieux, ont été entourés par une bande de voyous, sur les allées des Capucines. Une rixe a eu lieu. Des coups de canne, des coups de poing ont été échangés ; des pierres ont été lancées. M. le comte des Isnards a été blessé à la tête d'un coup de pierre.

A deux heures, l'expulsion des Capucins était terminée.

Mis en goût par leur besogne du matin, les agents se sont présentés dans l'après-midi au couvent des Bénédictins de la rue d'Aubagne.

Il a fallu également forcer les portes.

Treize Bénédictins réunis dans l'oratoire ont été mis dehors. Ils ont reçu asile dans les maisons voisines.

Ils doivent quitter la France ce soir.

Une bande de voyous est venue à trois heures hurler la *Marseillaise* devant le couvent des Dominicains, rue Montaux, a lancé des pierres contre la porte, démolit le mur du jardin et assailli les Pères et leurs amis à coups de moellons. Enfin, elle a été dispersée par la gendarmerie à cheval.

A cinq heures, le commissaire central est venu faire enfoncer la porte du couvent, et il a fait procéder au crochetage des serrures des cellules. Chaque religieux a protesté contre la violence qui lui était faite.

Le Saint-Sacrement a été transporté dans l'oratoire du cloître, et les scellés apposés sur les portes de la chapelle.

AIX

Ce matin, à huit heures, a eu lieu l'expulsion des Capucins.

La porte du couvent avait été solidement barricadée. M. Vidal, commissaire central, accompagné d'un commissaire de police, d'agents et de gendarmes, fit les sommations et, comme on ne lui répondait pas, il appela un serrurier qui essaya de

crocheter la porte. Ne pouvant y parvenir, M. Vidal ordonna de l'enfoncer.

Cette besogne dura deux heures. En entrant dans l'intérieur du couvent, le commissaire central a trouvé les religieux assistés de l'archevêque, Mgr Forcade, des grands-vicaires, de plusieurs ecclésiastiques et de nombreux amis de toute condition.

Après lecture du décret d'expulsion, M. de Séranon, avocat, a protesté au nom des Pères.

Les religieux ont été conduits au dehors par les agents.

Une foule considérable s'était assemblée, des bouquets et des couronnes leur ont été offerts par des dames de la société et des femmes du peuple, aux cris répétés de : Vivent les Capucins !

L'indignation générale se manifestait hautement, et les propos suivants s'élevaient de tous côtés :

—Ce sont les bienfaiteurs du peuple. Quel mal ont-ils fait pour être traités de la sorte ? Voilà l'ère d'apaisement et de liberté promise. On ferait mieux de faire rendre des comptes à ceux qui se sont enrichis pendant la guerre, que de maltraiter des hommes qui n'ont jamais fait que du bien.

L'émotion est extrême.

RENNES

Dès minuit, les abords du couvent des Récollets et les rues avoisinant la préfecture, étaient occupés par la force armée.

A six heures, le nouveau commissaire central (celui qui demandait des cartouches pour les soldats) arrivait au couvent et procédait à l'enfoncement des portes et au crochetage des serrures.

Une foule énorme et sympathique qui était en éveil depuis l'expulsion précédente, s'était massée aussi près que possible du couvent. Aussitôt l'apparition des religieux chassés de leur demeure, des cris de : " Vive les Récollets ! Vive la liberté ! " retentirent, et plus de dix mille personnes accompagnèrent les Pères qui traversaient la ville pour se rendre chez M. Genouvrier, avocat, qui leur avait offert l'hospitalité.

M. André, préfet d'Ille-et-Vilaine, se rappelant les tribulations du 20 octobre, n'était pas sorti de chez lui et avait fait garder la préfecture militairement.

Par les soins du commissaire central, quatre personnes ont été arrêtées. Jugées cet après-midi, trois ont été acquittées. Seul, le jeune Frédureau, écolier, a été condamné à cinq francs d'amende.

Quelle victoire !

PERPIGNAN

L'exécution des décrets a commencé ici ce matin.

Le commissaire central, entouré de la police, s'est présenté au couvent des Capucins dont la porte était soigneusement fermée.

On a dû forcer l'entrée, ainsi que les portes de chaque cellule. Les religieux sont sortis après avoir protesté et déclaré qu'ils ne cédaient qu'à la force.

Les notabilités du parti légitimiste accompagnèrent chaque Père ; et la foule nombreuse qui assistait à cette odieuse exécution saluait les religieux et leur témoignait la plus touchante sympathie.

Le Père supérieur a lu au commissaire central une protestation contenant la formule d'excommunication.

Mgr l'évêque, assisté de son vicaire-général, est arrivé au dernier moment et a transporté le Saint-Sacrement dans la chapelle du collège Saint-Louis, voisine du couvent.

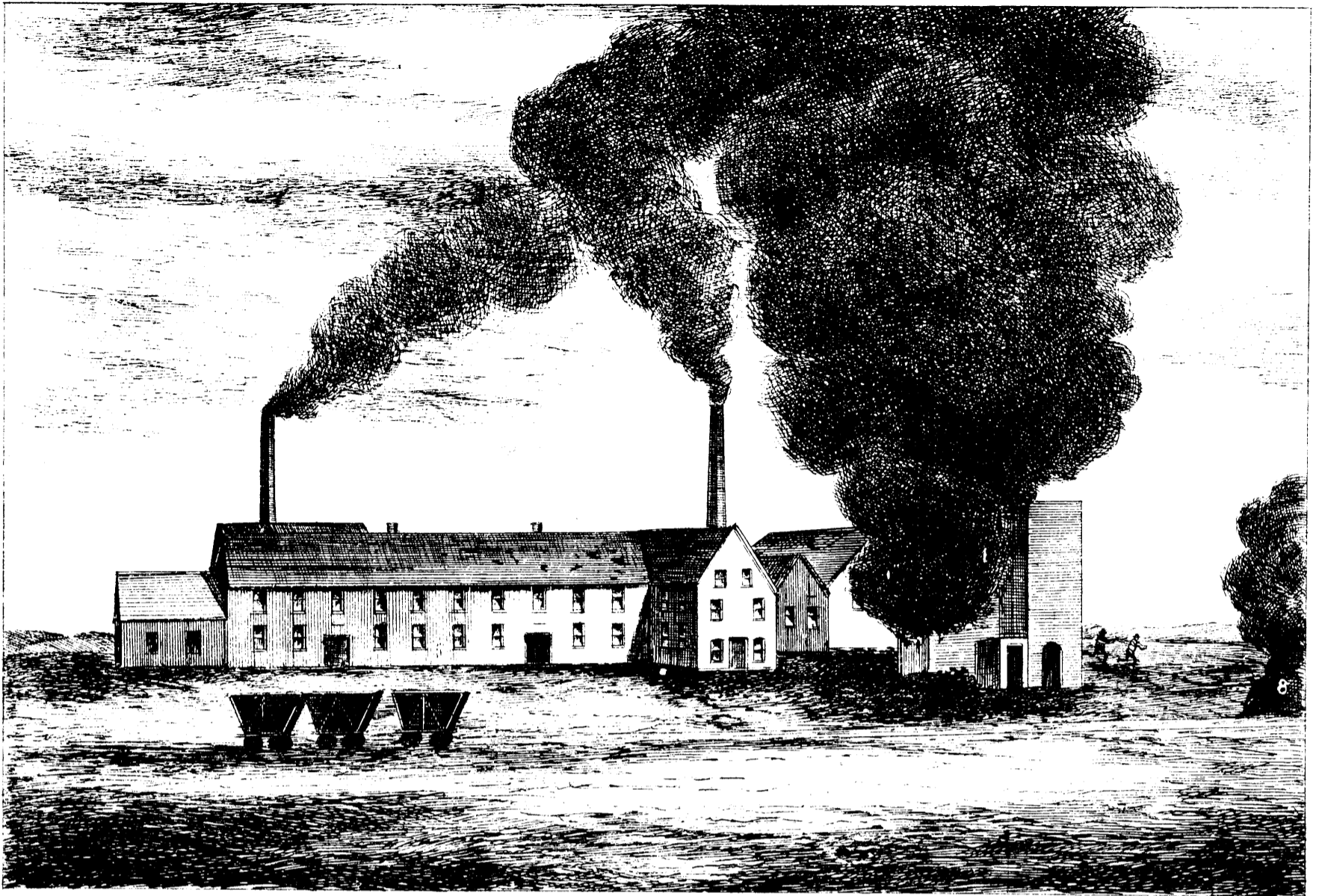
NANTES

La nuit dernière, vers minuit, une bande d'individus assaillit le couvent des Capucins, essayant de forcer la porte et lançait une grêle de pierres à l'intérieur.

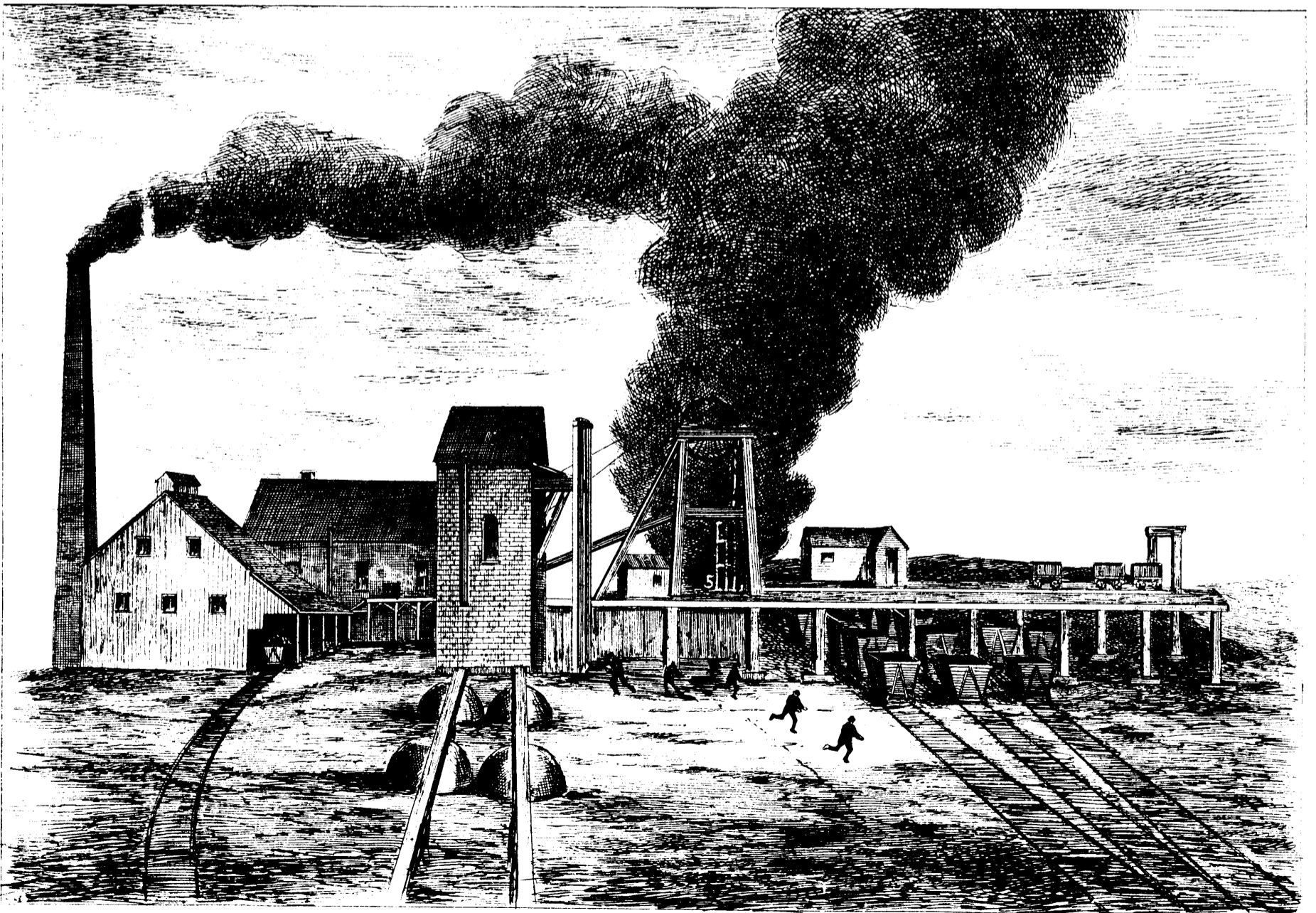
Personne n'a été atteint.

Ces voyous se dispersèrent à une heure.

Indigestion.—La principale cause de la maladie des nerfs est l'indigestion, laquelle provient de la faible d'estomac. Personne ne peut avoir les nerfs sains et jouir d'une bonne santé sans faire usage des Amers de Houblon pour renforcer l'estomac, purifier le sang, conserver le foie et les rognons à l'état de santé, et enlever toutes les matières nuisibles au système. Voir une autre colonne.



EXPLOSION AUX MINES DE CHARBON, STELLARTON, NOUVELLE-ÉCOSSE



EXPLOSION AUX MINES DE CHARBON, STELLARTON, NOUVELLE-ÉCOSSE



AVANT L'EXÉCUTION DES DÉCRETS A PARIS (30 octobre). — Dans la cour des Capucins de la rue de la Santé. — La bénédiction du Père gardien.



L'EXÉCUTION DES DÉCRETS A MARSEILLE (29 octobre). — Ovation faite par la foule, dans la rue Croix-de-Reynier, aux Capucins expulsés de leur communauté. — (Dessin de M. Ferdinandus,

ÉLOGE DES HUITRES

(OHANSON CANADIENNE)

AIR : "Deux gendarmes....." de G. NADAUD

I

sur les huitres faire un poème
Serait rude chose, ma foi !
J'ai bien prouvé que je les aime
Et, tous, vous dites comme moi !
L'huitre n'a malgré tous ses titres,
Qu'une fourchette en son blason :
Mes amis, demandons des huitres }
Pour voir si nous avons raison. } Bis.

II

Emblème de la modestie,
L'huitre fait valoir ses voisins :
Elle se met de la partie
Pour dissiper soucis, chagrins.
Blus juste que bien des arbitres,
Elle fait trouver le vin bon :
Mes amis, demandons des huitres }
Pour voir si nous avons raison. } Bis.

III

L'huitre ne cède qu'à la force
Du couteau des gourmets vainqueurs :
Ainsi, sous une rude écorce,
On trouve parfois de bons coeurs.
Sa maison qui n'a pas de vitres,
Est fraîche dans toute saison :
Mes amis, demandons des huitres }
Pour voir si nous avons raison. } Bis.

IV

Souvent des auteurs impossibles,
"Huitre" est l'équivalent de "sot." (+)
Gourmets délicats et sensibles,
Vous protestez contre le mot.
On écrirait de longs chapitres
Sur le sujet, mais à quoi bon ?...
Mes amis, demandons des huitres }
Et vous verrez que j'ai raison. } Bis.

E. BLAIN-SAINT-AUBIN.

(+) "C'est une huitre !" Familier, pour dire :
"C'est un sot !" (Voir les dictionnaires.)

LE

CHEMIN DE LA FORTUNE

(Suite du Pays de l'Or)

PAR HENRI CONSCIENCE

II

LES FOUILLES

(Suite)

Cette matinée-là, ils travaillèrent avec autant de passion que la veille en s'excitant l'un l'autre par des cris joyeux ; ils couraient avec leur charge de terre, du puits à la rivière, secouant fortement la claie, et versaient des torrents d'eau sur le tamis. Pardoes seul paraissait moins excité que les autres. Quand ses compagnons, à chaque examen du sable aurifère de la claie, battaient des mains avec joie et que Donat dansait de plaisir, il hochait la tête et un sourire de doute errait sur ses lèvres. Il s'efforçait de tempérer leur joie en leur faisant comprendre qu'il n'y avait pas lieu d'être si content ; mais ils le voyaient de l'or, beaucoup d'or, croyaient-ils ; et, chaque fois qu'on ouvrait la claie, il brillait de nouveau à leurs yeux. Qu'est-ce qui pouvait les empêcher d'accumuler de grands trésors, quand chaque heure les mettait ainsi en possession d'une nouvelle quantité d'or ?

Lorsque le soleil fut monté très haut dans le ciel, et que le moment du dîner fut venu, le Bruxellois fit cesser le travail près de la claie et commença devant eux à séparer le sable de la poussière d'or en soufflant dessus pour leur montrer la manière de s'y prendre. Les amis ne furent pas médiocrement étonnés de voir les paillettes étincelantes considérablement réduites par cette opération. Le baron soupirait, le matelot grommelait, Victor regardait la terre avec découragement, Donat avançait la lèvre, Jean Creps riait de la déception générale.

Cependant, lorsqu'ils eurent lavé beaucoup de plats de sable, dont les uns donnèrent plus que les autres, ils obtinrent enfin pour résultat une quantité de paillettes d'or que Pardoes estima au poids net de deux onces, pour lesquelles on recevrait dans les stores, en argent ou en marchandises, vingt huit dollars ou environ cent cinquante francs.

— Eh bien ! eh bien ! s'écria Kwik, pourquoi avez-vous l'air si triste, messieurs ? C'est, pardieu ! un salaire quotidien de trois cents francs pour nous six ; cinquante francs pour chacun ! Je ne sais si les ministres, là-bas, en Belgique, en gagnent autant.

— Cela ne promet rien de bon, dit Victor, découragé. Ainsi, par ce rude travail et cette vie de chien, nous aurions amassé en six mois cinquante mille francs pour chacun !

— Ah ça ! perdez vous l'esprit ? s'écria Pardoes avec impatience. Vous m'ennuyez avec vos calculs d'enfants. Il ne nous restera rien du tout au bout de six mois. Croyez-vous donc que nous ne devons pas manger ? Et vous verrez ce que nos estomacs peuvent dévorer, grâce au travail des mines. Pour rester en bonne santé et conserver nos forces, en un mot pour acheter ce qui nous est nécessaire, tant pour notre nourriture que pour nos autres besoins, nous devons trouver au moins chacun une demi once par jour. Vous paraissent étonnés ? Voyez, mes souliers sont usés, il faudra que j'en achète une paire de neufs. Combien croyez-vous que coûte dans les stores une paire de mauvais souliers ? Les deux tiers d'une once d'or, plus de 50 frs ! Il serait bon que nous eussions une paire de bottes de marais, pour ne pas nous rendre malades en restant ainsi continuellement les pieds dans la rivière. Une paire de bottes pareilles coûte peut être dix onces d'or : 500 francs !

Tous courbèrent la tête avec une amère déception ; Donat s'arracha une mèche de cheveux et murmura :

— À que tu es, voilà la récompense méritée de ta folle cupidité ! Tu t'échines là à quelques milliers de lieues de l'heureux Natten-Haesdonck...

— Venez, allons dîner, dit le Bruxellois. Je meurs de faim et vous n'aurez pas moins d'appétit que moi.

En peu de temps, le café et les crêpes furent prêts. Pendant qu'ils dévoraient en silence, avec l'avidité de loups affamés, une prodigieuse quantité de galettes, Pardoes reprit :

— C'est triste, en effet, messieurs, de n'être pas tombés, comme nous l'espérons, sur un riche gisement d'or ; mais vous avez tort d'être si découragés pour cela. Chercher de l'or, c'est comme une lotterie. Il y a des gens qui travaillent des mois presque pour rien et qui trouvent ensuite tout à coup, en un seul jour, une grande fortune. J'ai connu un homme qui avait pour compagnon que son fils, et qui a tiré, en deux mois de temps, pour 60,000 francs de pépites du trou. Il faut avoir de la patience ; notre numéro n'est pas encore sorti, mais le bonheur peut nous sourire à l'improviste. Dans tous les cas, si nous ne trouvons pas ici de l'or en assez grande quantité, nous ne perdrons pas notre temps et nous partirons aussitôt que possible pour le placer inconnu de la rivière de la Plume. Là, il y a beaucoup de pépites et de très grosses.

— Mais est-ce bien certain que tu trouveras l'endroit désigné ? demanda Jean Creps.

— Tout à fait certain : le chercheur d'or m'a parfaitement décrit et dessiné, sur un morceau de papier que je tiens dans ma poche, les chemins pour aller de Yuba jusque-là.

— Eh bien, partons donc tout de suite ! s'écria Kwik. Ce placer me rébate déjà énormément.

— Partir ! répéta Pardoes avec un sourire ironique. Pour aller au placer inconnu, il nous faut assez de provisions pour vivre tout un mois. Il est au moins à huit jours de marche d'ici, et il n'y a pas de stores. Nous ne pouvons donc partir avant d'avoir épargné quelques centaines de dollars.

— Eh bien, faisons de nécessité vertu et continuons le travail avec un nouveau courage ! dit Creps en se levant.

Ils suivirent son conseil et secouèrent la claie avec tant d'ardeur que, le soir, ils avaient rassemblé six onces d'or pour prix d'une journée de travail. Quoique ce ne fût pas un brillant résultat, leur espoir d'une meilleure couche de terre, s'en trouva fortifié, et, le lendemain, ils reprirent leur travail plein de confiance.

Ils éprouvèrent bientôt qu'en cherchant de l'or on tombe d'une incertitude dans une autre. A midi, le lavage de la terre n'avait presque rien produit, et la plupart d'entre eux étaient d'avis d'essayer à une autre place dans la vallée.

Pardoes ne voulut pas y consentir et prétendit qu'on devait creuser aussi profondément que possible pour voir si l'on n'atteindrait pas la roche souterraine.

— Là, nous pourrions trouver les pépites, dit-il, et ainsi nous serions au moins récompensés de notre travail. Ordinairement, on découvre sous la terre d'alluvion de petites couches de pierres placées verticalement et qui forment de petites crevasses. C'est dans ces petites crevasses que se trouvent les pépites ou morceaux d'or.

Suivant ce conseil, ils travaillèrent encore pendant deux jours dans une terre pauvre, de sorte que, le cinquième jour, lorsqu'ils rassemblèrent tout leur or dans un plat de fer, le Bruxellois l'évalua au poids d'une livre environ ; moins qu'il ne fallait pour vivre économiquement pendant une semaine.

Ils se découragèrent de nouveau et travaillèrent avec peu d'ardeur, taciturnes et de très mauvaise humeur. Kwik même semblait plier sous le poids de sa charge de terre, et il allait et venait du trou à la claie sans dire mot. Mais, en revanche, les paroles aigres ne se laissaient pas attendre.

Tout à coup, Victor, qui était en dessous dans le puits, se mit à appeler ses camarades. Tous accoururent, craignant que Rooszeman ne fût enterré sous un éboulement ; mais comme leur cœur battit violemment lorsqu'il leva la main et leur montra une pépite grosse comme une fève, en s'écriant d'une voix étouffée par l'émotion :

— Ah ! Dieu soit loué, le trésor est trouvé ! Je vois briller dans le puits beaucoup de morceaux d'or semblables à celui-là.

Donat jeta un cri et se laissa tomber étourdiement dans le puits, au risque de se casser bras et jambes, et heurta violemment l'épaule de Victor.

Le baron riait d'un air singulier et parlait tout bas de Paris, de trésors, de femmes, de chevaux.....

Ils avaient touché la roche du fond, et la prédiction de Pardoes s'était réalisée ; car les pépites trouvées gisaient sur une couche de pierres calcaires. Là, on chercha avec un ardeur fiévreuse ; on gratta la terre avec les doigts dans les interstices de la pierre, on rit, on cria, on chanta, la joie ne connut plus de bornes. Les chercheurs d'or, transportés, trouvèrent encore quelques pépites, moins pesantes pourtant que la première. C'étaient pour la plupart de petits morceaux gros comme un grain de seigle, d'autres un peu plus petits, et trois ou quatre gros et ronds comme des pois.

Lorsque le soir vint et que le trou fut tout à fait vide, on examina les pépites recueillies et on invita le Bruxellois à les évaluer. Après les avoir attentivement pesés dans la main, il dit que cette après-midi leur avait donné environ une livre et demie, ce qui pouvait valoir au moins dix-huit cents francs.

Les autres reçurent cette déclaration avec des applaudissements bruyants. Kwik et le matelot se prirent par le milieu du corps, et, malgré leurs fatigues, se mirent à danser et à chanter comme s'ils étaient au pays, à une kermesse de village.

— Cessez ces folies ! s'écria le Bruxellois, et écoutez ce que j'ai à vous dire.

— Il est aussi déraisonnable, messieurs, de se laisser transporter par une joie exagérée que de courber la tête à la moindre contrariété. Calculez un peu avec moi. Nous avons travaillé cette semaine comme des chevaux ; nous ne pouvons pas continuer ainsi. Supposez que nos cinq journées de travail comptent pour six.

Nous avons donc travaillé toute une semaine. Nos paillettes et nos pépites réunies, nous avons amassé deux livres et demie d'or, c'est-à-dire quarante onces. Je suppose que nous employons vingt onces d'or par semaine pour notre entretien à tous, café et tabacs compris, il nous reste donc vingt onces. Cela ne ferait, à la fin d'une saison de six mois, que sept mille francs pour chacun de nous. Vous voyez bien qu'il n'y a pas de quoi se réjouir si fort.

— Mais les pépites sont là sous la terre ! nous le savons et nous les déterrerons ! murmura le matelot.

— C'est bien ; mais remarquez bien que nous devrions encore travailler toute une semaine pour y arriver.

— Nous pouvons en trouver de grosses, dit Creps.

— Oui, et de plus petites aussi ; peut-être point du tout.... Vous ne comprenez pas : la place est bonne : pas pour recueillir une fortune en peu de temps, mais assez cependant pour nous fournir les ressources nécessaires à notre voyage vers le placer inconnu de Yuba et de la rivière de la Plume.

Pendant cette conversation, Victor faisait les apprêts du souper.

À la fin du repas, le Bruxellois dit encore : — Demain, nous nous reposerons, mes amis ; on ne travaille pas le dimanche aux placers.

Ce jour-là, les chercheurs d'or vont ordinairement aux stores, s'y amusent plus ou moins, y boivent un verre de grog et y mangent une nourriture un peu meilleure, jusqu'à ce que la nuit tombe et qu'il soit temps de transporter à la maison, c'est-à-dire à la tente, les provisions pour la semaine. Nous ferons comme les autres, excepté un point. Les chercheurs d'or qui forment une société partagent ordinairement en petits tas égaux les paillettes et les pépites trouvées, et en prennent chacun leur part, pour la porter au cou dans leurs petits sacs de cuir. Il y en a parmi nous qui savent boire outre mesure, et qui pourraient faire des malheurs. Je propose que vous me laissiez garder l'or, aussi longtemps que nous nous trouverons dans les stores, sinon notre bonne résolution de faire des économies pourrait être vaine.

Le matelot grogna bien un peu, parce qu'il comprit que cette mesure était dirigée contre lui ; mais lorsque Pardoes lui dit que c'était aussi le moyen de ne pas se perdre dans les stores, il se soumit et la proposition du Bruxellois obtint l'approbation générale.

III

LA LOI DE LYNCH

Il était très tard dans la matinée lorsque les chercheurs d'or flammands prirent le café, un long sommeil leur avait fait beaucoup de bien. Aussi étaient-ils très gais en déjeunant.

Au moment où ils allaient se mettre en route pour les stores, Donat alla chercher le matelot et dit qu'il voulait monter à cheval pour faire suer un peu la bête, afin de ne pas la déshabiller du travail. Les autres ne s'y opposèrent pas, et ils partirent ainsi à cinq, car le baron avait été désigné par le sort pour garder la tente.

Le matelot, qui s'était trouvé pendant cinq jours dans une bonne prairie, était vif et avait une singulière envie de galoper. Donat avait assez de peine à le retenir, et néanmoins il était toujours en avant de ses amis d'une couple de portées de flèche. Après qu'ils eurent marché pendant une demi-heure, ils rejoignirent la route qui conduisait de différents placers aux stores, et ils rencontrèrent beaucoup de chercheurs d'or qui suivaient la même direction ou qui retournaient déjà vers leurs tentes chargés de provisions. Ces gens-là semblaient inoffensifs et de bonne humeur. Cela enhardit Donat au point qu'il laissait parfois galoper le matelot pendant quelques minutes et qu'il se trouvait à un quart de lieue en avant de ses camarades.

Ce jeu devait avoir une conséquence inattendue. Le matelot, arrivé à un certain endroit, tourna la tête de tous côtés, comme s'il sentait ou entendait quelque chose d'extraordinaire. Puis il se mit à galoper, sans obéir à la bride ni à la voix de son cavalier. Malgré les efforts de Kwik, l'animal têtard avançait toujours avec une rapidité tempérée, mais continue.

Au détour d'une montagne, Donat vit les stores et la grande foule amassée devant les tentes des marchands et les débits de boisson. Il cria et tapageait pour arrêter le matelot ; mais celui-ci, n'écouant rien, le mena à travers la foule, jusqu'au store d'un marchand de farine où il s'arrêta tout à coup.

— Qu'a donc cet animal stupide ? grommela Kwik en s'essuyant le front. Je comprends : il voudrait avoir un peu de nourriture sèche, mais cela lui passera sous le nez : il n'aurait qu'à en dévorer pour deux onces d'or !

En disant ces mots, il avait sauté en bas de son âne et voulait l'éloigner du store ; mais du fond de la tente surgit en ce moment une vilaine femme qui s'écria en anglais, les bras levés au ciel :

— *God in heaven ! it is our old mule Jack !* "Dieu du ciel ! c'est notre vieux mulet Jack !" Voilà l'assassin de notre pauvre cousin William ! L'animal reconnaît son écurie ; il a trahi le scélérat !

Et, pendant que Donat, qui ne comprenait rien à ces cris, la regardait d'un air étonné, elle cria et hurla si fort, qu'une foule d'hommes accoururent des autres stores.

La femme raconta, les larmes aux yeux, qu'il y avait une quinzaine de jours, son cousin était parti pour Sacramento avec d'autres mulâtiers, afin de chercher de la farine ; qu'ils avaient été attaqués en route par des brigands et qu'on avait traitreusement assassiné son cousin William. Le matelot de William était devant la porte et l'assassin sans doute aussi.

Un homme sauta sur Donat, le prit au collet et le secoua rudement, tandis qu'il disait en français à son oreille :

— Ah ! coquin, j'ai été pour toi dans la fosse aux lions sur le *Jonas* : maintenant, ta dernière heure est venue !

Et aussitôt il se mit à crier en anglais :

— *La Lynch law ! Lynch law !* Une corde, une corde ! A la potence, l'effronté meurtrier !

Kwik essaya de se justifier dans toutes les anghes du monde.

— C'est mon bête ! I found l'âne. Celui-là voleur flou, spitsboef ; moi, bon garçon, good boy, donderwetter, chrétien, moi, Donat Kwik. Son baragouin bizarre fit rire quelques-uns des assistants ; mais la femme vindicative apporta une corde, et, en un clin d'œil, la moustache rousse du Jonas avait jeté un nœud coulant au cou du pauvre diable.

— Approchez ce tonneau vide ! s'écria-t-il. Nous le pendrons à ce montant de bois qui fait saillie au bout de la tente.

Kwik fut jeté sur le tonneau ; la moustache rousse se tenait debout derrière lui et tâchait de nouer le bout de la corde à cette traverse.

Donat, qui voyait bien que c'était sérieux et qu'il ne pouvait se défendre contre la foule furieuse, laquelle demandait sa mort immédiate, se laissa tomber à genoux sur le tonneau et se mit à prier en levant vers le ciel ses yeux pleins de larmes.

Lorsqu'il sentit que le nœud coulant lui serait la gorge, il murmura encore :

— O mon Seigneur, ayez pitié de ma pauvre petite âme ! — Adieu, Anneken ! adieu, jusque dans l'autre monde !

Cette attitude et la dévotion qu'on pouvait lire sur le visage abattu de Donat, inspirèrent de la pitié à quelques-uns des assistants. Cinq ou six s'avancèrent et crièrent à la moustache rousse :

— Arrêtez ! arrêtez ! ce n'est pas ainsi que doit être appliquée la loi de Lynch ! Donnez à ce malheureux le temps de se justifier.

— Pendez-le ! pendez-le ! criaient d'autres voix.

Mais ceux qui s'étaient opposés à la pendaison immédiate tirèrent leurs revolvers et dirent :

— D'après la loi de Lynch, le peuple est le juge ; nous sommes du peuple et nous voulons juger !

La moustache rousse, qui craignait une balle, se tint coi, mais demeura sur le tonneau avec la corde à la main.

Donat fut interrogé en deux ou trois langues différentes par ses protecteurs, pour savoir de lui comment il avait le mulet en sa possession ; mais la seule chose qu'ils pouvaient comprendre de ses réponses, c'est qu'il avait trouvé le mulet. Le jeune homme, terrifié, pleurait à chaudes larmes et sanglotait tout haut, et son intelligible langage n'y gagna certes pas en clarté.

Tout à coup le frère du William assassiné accourut d'un store éloigné et exigea en termes furibonds la mort immédiate du coupable.

Ses protecteurs, convaincus qu'on ne pouvait obtenir des éclaircissements satisfaisants de l'accusé, cessèrent de le défendre et se retirèrent.

En un instant, la moustache rousse eut lié la corde au bois, et il levait déjà le pied pour lancer son innocente victime dans l'éternité.... quand, tout à coup, un triple cri d'horreur et de rage retentit derrière la foule des assistants. Un jeune homme avec des cheveux blonds, suivi de trois hommes taillés en hercules, sauta dans le cercle, tira, par un mouvement prompt comme l'éclair, un couteau de sa poche, coupa la corde, et pressa dans ses bras l'assassin supposé avec les témoignages d'une affection inquisite.

— Ah ! ah ! cria Jean Creps et dirigeant son revolver sur la moustache rousse, toi, tu voulais

le bourreau de ce pauvre Donat ! J'ai un

geste, un seul, et je l'étendis par terre comme un chien que tu es !

Il se fit un grand mouvement dans la foule : les uns voulaient voir exécuter la loi de Lynch ; les autres prenaient le parti de Donat et de ses camarades. Il était très probable que les couteaux et les pistolets allaient se mettre de la partie et qu'un combat sanglant allait se livrer. Mais Roozeman, qui tenait encore son ami embrassé, fut profondément ému du danger qui le menaçait. Il s'avança au milieu du cercle et dit d'une voix douce et insinuante et en un anglais très pur :

—Gentlemen, je vous en prie, laissez-moi parler un instant. Accordez-moi cette grâce que j'implore à mains jointes. Vous n'en serez reconnaissants ; car je vous épargnerai une injustice, que des hommes d'honneur comme vous ne voudraient jamais commettre de propos délibéré. Vous jugerez ; nous nous soumettrons docilement à votre décision. Puis-je parler ? Ses auditeurs furent touchés, moins encore de ce qu'il disait, que du ton expressif et attendrissant de sa voix.

—Parlez ! parlez ! criaient-ils de tous côtés. Alors Roozeman se mit à raconter brièvement avec une éloquence émouvante, comment ils avaient trouvé le mulet pendant leur voyage, ce qu'ils avaient fait pour sauver d'une mort certaine John Miller, et comment ils avaient vu en chemin, avec une bande de brigands, l'homme même qui était là sur le tonneau et qui voulait, par vengeance contre un innocent, remplir l'office de bourreau. Il raconta également comment John Miller leur avait déclaré que celui qui avait percé son pied d'une balle était un homme avec de longues moustaches rousses et des yeux extrêmement petits.

Cette plaidoirie, quoiqu'elle ne démontrât pas directement l'innocence de l'accusé, avait fait une impression favorable sur beaucoup d'assistants ; mais alors un homme à moitié ivre prit la parole, et fit entendre à la foule, avec un tas de plaisanteries qui soulevèrent le rire général, qu'il n'y avait rien à conclure des paroles du précédent orateur, sinon qu'on avait maintenant deux bandits à pendre au lieu d'un. La plupart des assistants l'applaudirent ; des cris de mauvais augure s'élevaient de toutes parts et on paraissait très décidé à pendre Donat, ainsi que la moustache rousse.

Tout à coup, un homme, qu'à son costume on pouvait reconnaître pour un muletier, perça la foule et s'écria d'une voix qui domina tout autre bruit.

—Gentlemen, écoutez le témoignage de la vérité. J'étais avec le pauvre William lorsque nous fûmes attaqués par les bandits. Celui qui frappa mon pauvre ami d'un coup de feu dans la poitrine, n'était autre que l'homme aux longues moustaches et aux petits yeux. Je le reconnais bien, et je réponds sur ma vie de la vérité de mes paroles.

Une tempête de malédictions vengeresses s'éleva du sein de la foule.

—Le bourreau au gibet ! tuez la moustache rousse ! A la corde, le bandit ! cria-t-on de tous côtés.

Voyant que Jean Creps détournait les yeux de lui, la moustache rousse sauta à terre et s'enfuit entre les tentes ; mais un grand nombre de chercheurs d'or le poursuivirent en hurlant, et comme il allait atteindre le pied des rochers, il tomba sans vie, percé de dix balles....

La foule circula encore pendant un instant ; mais elle s'éclaircit rapidement, et bientôt chacun passa son chemin, comme si rien ne s'était passé.

Donat était inconsolable ; il avait par une protection particulière du ciel, disait-il, conservé la vie ; mais, en revanche, il avait perdu son cher mulet, puisque les propriétaires l'avaient emmené dans leur tente. Il voyait l'animal de loin, qui le regardait d'un air désolé.

Lorsque ses amis voulurent le conduire plus loin, vers les autres stores, il résista pendant quelque temps à leurs instances, comme si ses pieds refusaient de s'éloigner de son fidèle compagnon de voyage. Les larmes jaillissaient de ses yeux et il murmurait un triste adieu.

—Ah ça, s'écria Victor, enchanté d'une idée qui lui vint, comment pourrions-nous, dans notre voyage vers le placer inconnu, porter des provisions pour tout un mois, sans le secours d'une bête de somme ? Si nous demandions à acheter le mulet ?

—Impossible ; il coûterait trop cher, répliqua le Bruxellois.

Un homme frappa par derrière sur son épaule en disant :

—Gentleman, ma femme ne veut plus de mulet, il lui rappelle trop le pauvre William, qui a été assassiné si misérablement. Achetez-le ; je vous le donne pour trente dollars.

—C'est fait, répondit le Bruxellois, en suivant l'homme à son store pour le payer.

Avant qu'ils eussent payé le marché, Donat accourut, en pleurant de joie, avec son ami retrouvé. Il lui parlait, le caressait et l'embrassait si gaieusement, que le bottiquier ne put se retenir et éclata de rire.

Les Flamands achetèrent dans le même store des provisions pour huit jours, et chargèrent les vivres sur le mulet, qui avait maintenant une meilleure bride. Ils burent chacun un grog. Pour payer tout cela, Pardoos fut obligé d'ouvrir sa ceinture de cuir et d'y prendre quelques pépites ; mais il les cacha autant que possible, car il entendait s'élever à côté de lui des cris d'admiration, et il voyait trois ou quatre individus dont les yeux se fixaient avec envie sur ses mains.

Il commanda pour chacun un second grog, fit verser dans une bouteille assez d'eau-de-vie pour

donner une part égale au baron, puis ils s'éloignèrent du store,

—Camarades, dit Pardoos, nous ferions bien du retourner immédiatement à notre placer. La moustache rousse peut avoir des amis, et un coup de pistolet est bientôt lâché ; d'ailleurs, je ne sais, mais je remarque ici des visages qui ne me plaisent pas. Nous avons assez des stores pour aujourd'hui. Allons, partons.

On suivit son conseil. A une demi-lieue de leur placer, il s'arrêta et dit tout bas :

—Messieurs, je crois que ces trois hommes qui marchent là-bas derrière nous suivent nos traces.

—Ils ne sont que trois, observa Jean Creps. Ils seraient bien mal avisés s'ils osaient nous attaquer en si petit nombre.

—S'ils suivent réellement, ce n'est pas à leur intention, dit Pardoos. Je crois reconnaître l'un d'eux, il était à côté de moi au moment où je payais mon compte dans le store. Ce qu'ils cherchent, c'est à savoir dans quel placer nous avons trouvé nos pépites. S'ils réussissent dans ce projet, nous les aurons demain pour compagnons là-bas. Nous avons assez de temps, nous nous éloignerons de notre placer par quelques détours dans les montagnes, et nous fatiguerons probablement ainsi nos espions. Par ici.

IV

LE GRIZLY

Le lendemain, pendant que les chercheurs d'or Flamands étaient occupés à creuser un nouveau trou, ils virent tout à coup une trentaine d'hommes, avec le sac et les instruments sur le dos, descendre des rochers et s'avancer vers leur placer.

—Ne vous l'ai-je pas dit ? grommela Pardoos. Voilà nos nouveaux compagnons. Les espions d'hier nous ont suivis, malgré nos efforts pour cacher nos traces. Il n'y a rien à faire ; ils sont dans leur droit. Nous ne pouvons revendiquer qu'un claim de trente pieds de long.

La nouvelle bande, sans autres préparatifs, dressa ses tentes au pied des rochers. Elle se composait de cinq ou six compagnies qui se choisirent chacune un claim et commencèrent immédiatement à creuser. Cela n'empêcha pas Pardoos et ses amis de continuer activement leur travail. Ils faisaient nuit avant qu'ils eussent atteint la terre aurifère ; mais, le lendemain, ils obtinrent un résultat assez favorable ; le puits était un peu plus riche que le précédent, et ils tirèrent plus d'or de la claie ; enfin, le quatrième jour, ils atteignirent le rocher, où ils trouvèrent, à leur grande joie, beaucoup de petites pépites qui, réunies, avaient une valeur assez considérable.

Ce qui les contrariait, c'était l'accroissement continu du nombre de leurs compagnons dans les placers. Presque toutes les heures, une nouvelle bande descendait des rochers. Cela fut pis encore lorsque beaucoup de ces nouveaux venus eussent été le dimanche aux stores et révéla, sans doute avec exagération, la découverte de mines très favorables. Déjà, dès le lundi matin, la vallée fourmillait de chercheurs d'or, et on en voyait incessamment paraître de nouveaux sur les montagnes. Avant la tombée de la nuit, on fut obligé de faire respecter, le revolver à la main, les limites de son claim. La vallée n'était pas étendue, et une grande partie de sa surface était trop haute et trop pierreuse pour rendre possible l'extraction de l'or.

Toute la terre d'alluvion avait donc été envahie en toute hâte par cette grande affluence de gens. On entendait s'élever ça et là des querelles, on voyait briller des pistolets et des couteaux, car les derniers venus, ne trouvant plus de place, voulaient pénétrer dans les claims déjà occupés, et ils en furent naturellement repoussés par les propriétaires légitimes.

Le sang ne coula pas, cependant ; chacun chercha un espace libre, aussi longtemps qu'il y eut de la place ; et les autres gravirent de nouveau les rochers, mécontents et furieux de leur déception.

Les Flamands se virent donc étroitement serrés, et, comme ils avaient déjà éprouvé que leur claim n'était productif qu'à une certaine distance de la rivière, ils étaient convaincus que dans peu de temps il serait épuisé. Ce qui les consolait, c'était la certitude que, si le bonheur leur souriait, ils auraient bientôt réuni les ressources nécessaires pour entreprendre le voyage au placer inconnu.

Sous prétexte que leur mulet ne trouvait plus assez de fourrage dans la vallée, ils dressèrent leur tente sur la hauteur et hors de la vue des autres chercheurs d'or. Ils commencèrent à faire leurs provisions en cachette ; tous les jours, l'un d'eux allait aux stores par des voies détournées et apportait une charge de farine, de viande salée ou de lard.

Ces précautions étaient nécessaires pour cacher leurs intentions à leurs compagnons de placer ; car, si l'on avait soupçonné qu'ils se préparaient à un long voyage dans l'intérieur du pays, beaucoup d'entre eux les eussent suivis. En effet, on savait que c'étaient eux qui avaient découvert les premiers le placer, ils devaient donc avoir une grande expérience pour reconnaître les endroits favorables, ou posséder des renseignements pour guider leurs recherches. Il n'en fallait pas davantage pour décider un grand nombre d'hommes qui aspiraient à une fortune rapide, à suivre leurs traces et leurs chances.

La dernière provision qui fut apportée à la tente était une grande quantité de sel et assez de poudre pour remplir les poires de chacun.

Le lendemain matin, une heure avant le jour, l'âne était tout chargé dans le bois ; la voile fut

ôtée de la tente et les Flamands commencèrent leur voyage tranquillement et sans bruit, jusqu'à ce qu'ils fussent assez loin pour ne pas craindre d'être surpris au moment du départ.

Pendant deux jours, ils tâchèrent de remonter autant que possible le cours du Yuba ; alors ils passèrent l'eau à gué et marchèrent vers le nord pour se rapprocher de la rivière de la Pluma. Il leur était très difficile de conserver une direction certaine, car leur route était très souvent interrompue par des montagnes de quelques milliers de pieds de hauteur, et par des chutes d'eau de quelques milliers de pieds de profondeur. Pour comble de disgrâce, toutes les chaînes de montagnes se dirigeaient vers la mer, et leurs cimes leur barraient le chemin. Le plus souvent, ils étaient obligés de perdre des heures entières à chercher un passage ; quelque fois il fallait décharger l'âne pour lui faire descendre une pente dangereuse ou gravir des rochers escarpés.

Par suite de ces obstacles de toutes natures, ils avançaient très lentement, et le septième jour de leur voyage, ils étaient convaincus qu'ils n'avaient fait que quarante lieues depuis les stores du Yuba.

Le baron, qui était très fatigué, commençait à murmurer et à accuser Pardoos de témérité ; mais le Bruxellois, se croyant sûr de son affaire, reçut ses observations avec ironie, et se flatta de l'amener à reconnaître qu'il avait eu toute raison d'entreprendre ce voyage.

Victor Roozeman et son ami Kwik montraient plus de confiance et de courage. En effet, ils n'étaient pas venus en Californie pour y chercher de l'or, et le dissipier ensuite dans ces stores même en des débauches effrénées.

La Société la Californienne les avait attirés par l'appât d'une grande fortune. Cette fortune, le moyen de rendre heureuses des créatures chéries, était le seul but de leur voyage. Ils savaient déjà que, dans les places ordinaires, on ne devient riche qu'après des années de travail et avec beaucoup de bonheur.

(La suite au prochain numéro.)

Abonnez-vous à L'OPINION PUBLIQUE pour le nouveau roman illustré de Jules Verne intitulé :

UN CAPITAINE DE QUINZS ANS

que nous commencerons dans le prochain numéro.

LE MEURTIER DE BULSTRODE

Nous empruntons au *Canadien* la confession de Lachance, le meurtrier d'Odélie Désilets, dont nous avons déjà parlé :

Le 29 mars dernier, après mon dîner, je quittai la maison de mon père pour me rendre chez Babino, afin de rencontrer Odélie Désilets que, du haut du grenier chez nous, j'avais vue partir de chez M. Babino, demeurant à cinq arpents de notre propriété. Je rencontrai la défunte vis-à-vis du puits où le meurtre a été commis. Je lui demandai de m'embrasser. Elle refusa en me poussant si violemment que je suis tombé par terre. Je me relevai la rage dans le cœur et sautai sur elle, la frappant avec mes poings.

Je la jetai par terre, la tenant par la gorge, et je pris mon couteau, le même que M. Bissonnette m'a montré. Pendant que je la retenais avec mes jambes, elle s'écria : " Mon Dieu ! il va se servir de son couteau." Elle réussit alors à m'arracher le couteau. Je parvins à le lui enlever, et c'est alors que je me suis coupé la main. Je la dardai au cou avec la grande lame. C'est cette blessure qui paraissait lors de l'enquête tenue par le magistrat. Elle voulut se relever. Je la repoussai. Je fus chercher un éclat de bois, produit en Cour, et sur lequel une peinture est clouée. Après l'avoir blessée, je l'approchai près du puits pour l'empêcher de se sauver.

Ce morceau de bois était une partie du couvercle du puits. Lorsque je revins, la défunte était étendue sur le côté droit, la tête près du puits et les pieds sur le chemin. Je frappai Odélie sur la tempe. Elle gémissait tellement qu'on aurait pu l'entendre de la maison d'Urbain Babino. J'appliquai un second coup de toutes mes forces, elle porta sa main gauche à la partie blessée de sa tête. Je frappai de nouveau, et sa main resta dans ses cheveux. Elle ne remuait plus. J'ai pris la défunte et l'ai mise dans le puits, la tête la première. Je la poussai toute entière à l'intérieur, afin de la cacher à la vue du public. Mais la partie inférieure des jambes étant sortie, je dus les remettre de nouveau.

Je jetai dans le puits le chapeau resté sur le chemin avec le châle que j'étendis

sur le cadavre. J'ai couvert le tout avec des bouts de planches. Puis je plaçai trois énormes bûches de cèdres debout sur la défunte, et je partis. Mais je revins deux fois en courant pour voir si le corps ne remuait pas.

Je me rendis en arrière de la maison et me lavai les mains dans un auge, à peu près huit arpents du chemin. Je m'aperçus que j'étais blessé. De plus, il y avait du sang sur mon habit. Après m'être lavé, je revins par le grand chemin à la grange de mon frère Joseph, où j'entraî pour me calmer un peu. C'est alors que je vis passer le curé Lessard.

Le prisonnier termine en disant qu'il est content d'avoir fait cette confession. On n'accusera pas un innocent, dit-il, et ma conscience est délivrée d'un bon fardeau.

Le prisonnier Lachance a été trouvé coupable du meurtre d'Odélie Désilets. Le juré n'a délibéré que pendant dix minutes. Tout le monde s'attendait à ce verdict, que réclamaient, du reste, la justice et l'opinion publique. Un verdict de non coupable aurait soulevé une vive indignation. L'avocat de la défense n'a amené aucune preuve pour atténuer l'effet produit par la preuve faite par la couronne.

A BATONS ROMPUS

Nous reproduisons pour les gourmets littéraires l'article qui suit de l'*Événement* :

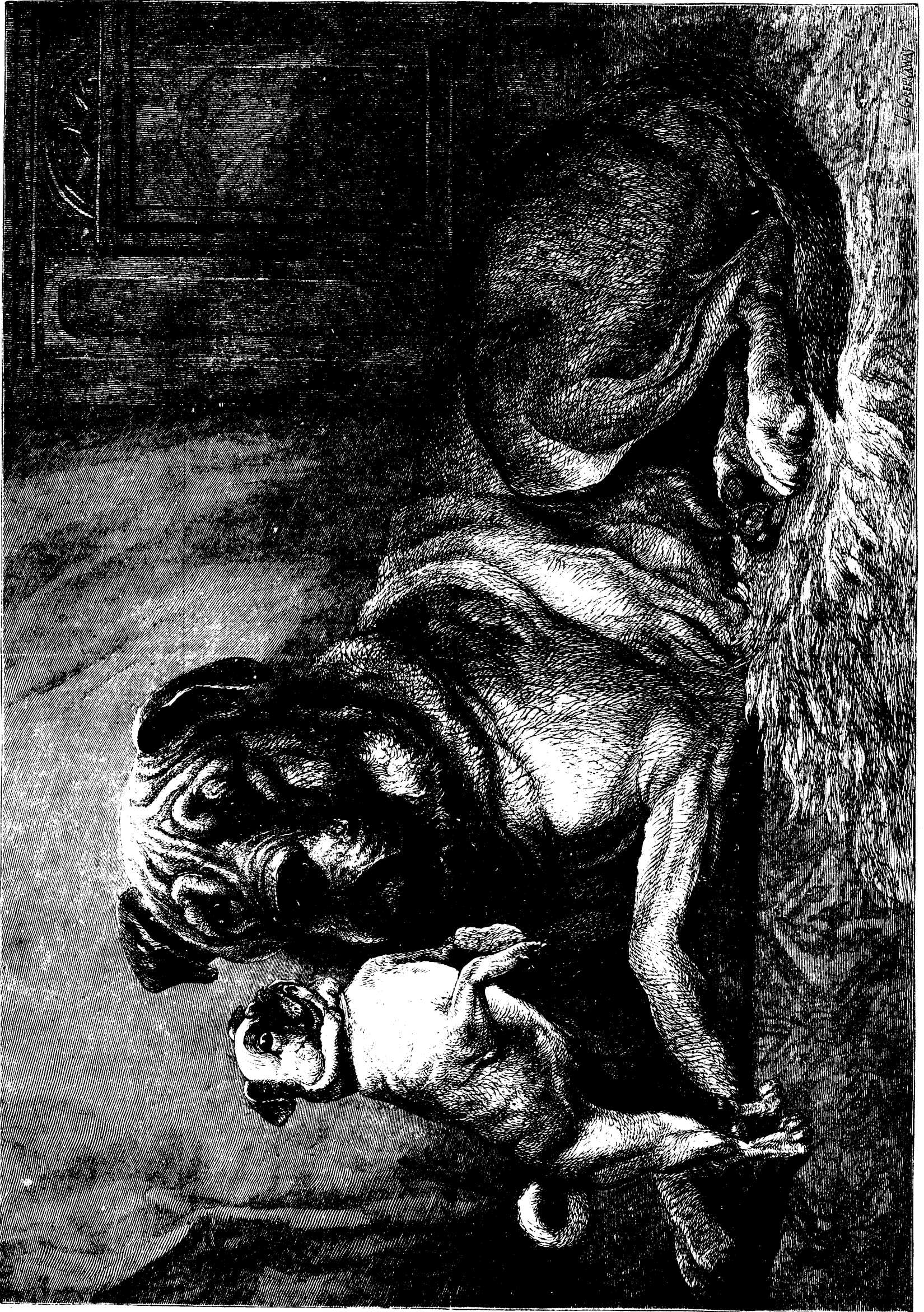
On annonce que, pour occuper ses loisirs et satisfaire le vœu de ses amis, M. Mackenzie écrit la vie de l'hon. George Brown. Ce sera un ouvrage intéressant, car personne n'a plus connu et mieux aimé le fondateur du *Globe* que celui qui lui doit en grande partie sa fortune politique. Ils ont toujours cheminé ensemble. M. Brown s'est brouillé avec presque tous ses anciens lieutenants, mais M. Mackenzie est toujours resté sous ses ordres.

Il ne restera plus à M. Blake qu'à écrire la vie de M. Holton. C'est pourtant M. Holton qui, s'il eût vécu, aurait pu mieux dire la vérité sur chacun, la piquante et exacte vérité. Il connaissait à merveille le faible et le fort de ses amis. Il avait très développée la faculté de l'analyse : en quelques mots, il disséquait une situation et en quelques coups de scalpel, il faisait l'autopsie des morts et des vivants. Il était le juge des uns et le grand fossoyeur des autres. Son rôle propre, sa faculté maîtresse, était la critique. C'est pourquoi il aimait à reprocher aux autres de manquer de ce qui lui faisait défaut à lui-même : l'initiative, l'esprit d'action.

M. Holton n'étant plus là pour nous dire ce qu'il faut penser des hommes politiques, sir John, dans ses moments de loisir, l'éte sur la plage ou l'hiver après les courtes séances, devrait dicter à un secrétaire ses souvenirs sur les acteurs qu'il a vu défiler devant lui, ses jugements ne seraient pas aussi acérés que ceux de M. Holton, mais comme ils seraient légers et amusants ! Il suffit de l'avoir entendu causer quelquefois sur pareil sujet, pour savoir ce qu'il en tirerait d'effets inattendus. Imagine-t-on, par exemple, combien un chapitre de sir John sur M. Brown serait mouvementé ! Notez, qu'en somme il ne serait pas fort malveillant, car sir John ne détestait pas son grand adversaire. Pourquoi l'aurait-il détesté, puisque les maldresses du fougueux polémiste avaient fait une notable partie de son propre succès ? M. Mackenzie nous tracerait les grandes lignes de cette carrière orageuse ; sir John nous en indiquerait les petites qui ont traversé les grandes et qui, finalement, les ont brisées.

Il faut, dans tous les cas, espérer que l'on suivra l'exemple de M. Mackenzie, qui en a donné tant d'autres qui n'ont pas été suivis, et que nous aurons bientôt à annoncer que M. Anglin écrit l'histoire de sir Albert Smith, et M. Huntington celle de M. Holton.

Dans notre propre élément, il y a bien aussi quelque chose à faire dans cette direction. Que de choses pourrait nous dire sir Narcisse Belleau, s'il le voulait. M.



LES COMPARAISONS SONT ODIUSES

Chauveau a dû, au courant des événements auxquels il a été mêlé, noter bien des souvenirs qui pourront servir à l'histoire.

NOTRE NOUVEAU FEUILLETON

Nous commencerons dans le prochain numéro la publication d'un des derniers et des plus intéressants romans illustrés de JULES VERNES, intitulé :

LE CAPITAINE DE QUINZE ANS.

Nous sommes sûrs que ce roman aura un grand succès.

JEUX D'ESPRIT ET DE COMBINAISONS

Nous prions ceux de nos lecteurs qui enverront des solutions, ou toutes autres communications concernant ce département, d'adresser leurs lettres comme suit :

Afin de nous rendre au désir de quelques-uns de nos solutionnistes, nous ne donnerons à l'avenir les réponses que quinze jours après publication.

N. P., Isle Dupas.—Nos. 1, 2, 3, 4, 5, et 6.

No. 11.—LOGOGRIPE
Cinq lettres font, lecteur,
Un puissant volatile,

No. 12.—CHARADES
Mon premier est cruel quand il est solitaire ;
Mon second moins honnête est plus tendre que vous ;

No. 13.
Mon premier, dans vos jeux, sert à vous divertir ;
Mon second, à monter, sert ainsi qu'à descendre ;

No. 14.—ÉNIGME
J'ai vu, j'en suis croyable,
Un jeune enfant armé d'un fer vainqueur,

No. 15.—Non-seulement ce n'est plus à Bénédict que nous nous adressons, ni même à Paul ou Louis, mais c'est à M. A. ou B. que nous demandons de nous envoyer les mots justes des périphrases suivantes :

- 1 La Ville éternelle ?
2 La Ville aux cents portes ?
3 La Ville aux jardins suspendus ?
4 La Ville de Constantin ?
5 Le Prince de la médecine ?
6 L'Esclave phrygien ?
7 L'Historien de la nature ?
8 Le Vainqueur de Tolbiac ?
9 Le Vainqueur de Rocroi ?
10 L'Ami d'Oreste ?

No. 16.—Que font trois moineaux sur un toit ?

PASTILLES PECTORALES

Ces pastilles sont fortement recommandées contre les Bronchites, Rhumes, Toux opiniâtre, Catarrhe, Extinction de voix, etc., etc.

S. LACHANCE, Chimiste, 646, rue Ste-Catherine, Montréal.

CHOSSES ET AUTRES

MÈRE BARBARE. —A Turtle Lake (Manitoba), pendant une querelle entre le mari et sa femme, celle-ci a saisi un de ses enfants par les jambes et s'en est servi comme d'un bâton pour frapper son mari.

—Des billets contrefaits d'une piastre de la Puissance sont en circulation, et un grand nombre de personnes ont été victimes de cette fraude.

—Les Indiens d'Algoma (Ontario) prédisent que l'hiver sera dur, par le fait que les rats musqués se sont faits des repaires plus grands que d'habitude.

—Le parlement fédéral aura encore à s'occuper pendant sa prochaine session d'un projet de loi pour légaliser les mariages entre beaux-frères et belles sœurs.

—On mande Winnipeg qu'un Révérend-Père Oblat, du nom de Hart, est mort de froid et de fatigue dans le Nord-Ouest. Il était allé à la chasse et il s'est égaré dans les plaines. Son cadavre a été trouvé non loin de Battleford par la police à cheval.

—Les citoyens de Great-Falls, N. H., ont fondé une société de secours mutuels sous le nom d'Union Saint-Jean-Baptiste. Près de 40 membres ont signé comme fondateurs.

—Un cultivateur de St-Christophe est mort d'une hémorragie survenue à la suite d'une entaille qu'il s'est faite au pied, en buchant dans la forêt.

—D'après la déclaration du gouvernement français, lue par Jules Ferry à l'ouverture de la session, le 9 novembre, 261 établissements religieux non autorisés ont été dispersés en conformité des décrets du 29 mars 1880.

—On mande d'Ozark, Arkansas, qu'une multitude de pierres de la cime du mont White Oak sont retombées en grêle sur le voisinage, contraignant les habitants à fuir de leurs maisons pour aller chercher un refuge plus loin.

—La population de la Nouvelle-France (Canada), en 1680, était de 9,718 habitants et 960 sauvages. Un siècle plus tard, en 1780, elle était de 113,012.

—La population chinoise de la ville de New-York est maintenant de 747.

—Nous accusons réception de "l'Almanach des Ames du Purgatoire. Ce petit opuscule est fort intéressant. Nous conseillons à tous de se le procurer.—A vendre chez tous les libraires.—Prix 5 cents.

—Le journal The Industrial World, excellente publication d'Ottawa, offre un prix de cent piastres pour le meilleur essai sur les industries canadiennes et le moyen de les développer et maintenir.

—M. l'abbé Tanguay est, en ce moment, à Trois-Rivières. Il continue l'ouvrage qu'il a commencé, son Dictionnaire Généalogique, et, dans ce but, il est actuellement à faire des recherches dans les archives du palais de justice.

—Le dernier recensement va nécessiter une nouvelle distribution des sièges dans le Congrès américain. Les Etats de la Nouvelle-Angleterre et ceux du centre perdront, dans la Chambre des Représentants, dix sièges, qui iront aux Etats du Sud et de l'Ouest.

REMEDÉ CONTRE LES BLESSURES.—Prenez une cuillerée d'huile d'olives ; un jaune d'œuf ; une cuillerée d'eau de vie ; battez bien ensemble. Graissez la blessure avec ce mélange et recouvrez avec du coton en laine. L'efficacité est incontestable.

—Pendant son court séjour en cette ville, lors de l'Exposition, M. W. H. Vanderbilt a vu d'un œil envieux les deux magnifiques chevaux de M. Joseph Tuffin, qui les lui a vendus, paraît-il, pour la somme de \$2,000. Ils ont été expédiés à New-York.

EMPOISONNEMENT.—Un nommé Edward Dangan, accompagné de ses quatre enfants, est arrivé récemment de Kankakee, Illinois, en route pour le Canada. Deux des enfants, âgés de 4 et 7 ans, sont morts, et l'enquête médicale a révélé qu'ils ont été empoisonnés.

Les deux autres offrent aussi des symptômes d'empoisonnement, et leur guérison est douteuse. Le père a été arrêté comme soupçonné d'avoir administré le poison. Il aurait été poussé à ce crime contre nature par le plus affreux dénûment. On a trouvé dans son misérable taudis une fiole de belladone.

TRISTE ACCIDENT.—Mlle Bonin, fille de M. Joseph Bonin, de St-Ours, voulant déboucher une bouteille remplie d'ammoniaque, qu'elle venait d'acheter, et, ne pouvant y parvenir avec ses doigts, saisit le bouchon avec ses dents. Le bouchon sauta tout-à-coup et l'ammoniaque jaillit dans sa bouche. Elle avala même quelques gouttes de ce liquide dangereux.

L'intérieur de la bouche fut tout brûlé, tandis qu'elle endurait des souffrances intolérables dans l'estomac. Le Dr Guertin, appelé en toute hâte, lui prodigua les soins nécessaires.

—M. Alphonse Benoit a été nommé secrétaire privé de l'hon. M. Caron, ministre de la milice.

—Il est rumeur à Québec qu'un enfant a été dévoré par une louve, sur les bords de la rivière Bécancour, près de St-Wincelas. Nous n'avons aucun détail sur cette triste affaire.

—M. David Lachance a été réélu pour la quatrième fois au poste d'auditeur du comté de Morrison, Minnesota. Pour un Canadien aux Etats-Unis, c'est avoir de la chance, sans le moindre calembour.

—Les Canadiens de Bennington, Vermont, sous la direction du Rév. M. J.-F. Audet, ont commencé à se bâtir une église.

—Le Vésuve est en active éruption. Des torrents de lave coulent sur le versant du cratère qui regarde Naples.

—Les "Annales de la Propagation de la Foi" donnent les détails des secours envoyés par l'Œuvre aux missions catholiques des cinq parties du monde l'année dernière.

Table with 2 columns: Destination, Amount. Includes Europe (916,000 frs), Asia (2,700,000), Africa (100,000), America (680,000), Oceania (523,000).

Le conseil de l'Œuvre a ainsi disposé des sommes souscrites par la générosité des fidèles. Mais les secours sont loin de suffire aux besoins.

Fièvres.—Les fièvres malignes, la constipation, l'engourdissement du foie, la névralgie et les maladies nerveuses se guérissent promptement par l'usage de ce remède si efficace "Les Amers de Houblon."

Avis important.—C'est avec un vif plaisir que nous recommandons au public l'établissement de nouveautés de MM. Pilon et Cie, surtout depuis que cette maison bien connue a adopté le système de ne vendre ses marchandises qu'à un seul prix, et nous sommes certains que les acheteurs y trouveront entière satisfaction.

Mères ! Mères !! Mères !!!

Etes-vous troublées la nuit et tenues éveillées par les souffrances et les gémissements d'un enfant qui fait ses dents ? Si l'enfant est ainsi, allez chercher tout de suite une bouteille de SIROP CALMANT DE MME WINSLOW. Il soulagera immédiatement le pauvre petit malade—cela est certain et ne saurait faire le moindre doute.

Toux.—Les Brown Bronchial Troches sont propres à guérir la TOUX, le MAL DE GORGE, l'ENROUEMENT et les AFFECTIONS DES BRONCHES. Depuis trente ans que ces TROCHISQUES sont en usage, ils n'ont fait que gagner en popularité.

La Gorge.—LES TROCHISQUES DE BROWN POUR LES BRONCHES agissent directement sur les organes de la voix. Ils ont un effet extraordinaire sur tous les désordres de la Gorge et du Larynx, rétablissant le son de la voix éteinte, soit par le froid ou par épuisement, et la rend claire et distincte.

Un RHUME, une TOUX, un CATARRHE ou MAL DE GORGE exigent une attention immédiate, vu qu'en les négligeant on peut devenir pulmonaire à un degré incurable. "LES TROCHISQUES DE BROWN POUR LES BRONCHES" vous donneront toujours un soulagement.

LES ÉCHECS

MONTRÉAL, 2 décembre 1880. Pour nouvelles littéraires, s'adresser à Mr le Dr T. LAPOURTEUX, 569, rue Ste-Catherine.

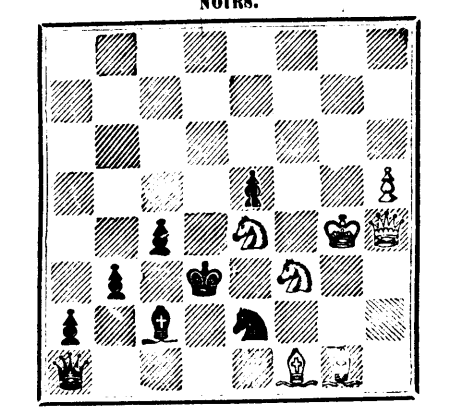
SOLUTIONS JUSTES

Problème No. 249.—MM. H. Lafrenière, T. Gagnier, M. Toupin et P. Giroux, Montréal ; L. O. P. Sherbrooke ; M. Lalandry, New-York ; Un amateur, Ottawa.

NECROLOGIE.—Nous avons le regret d'annoncer la mort de M. Nicolai Gedalia, de New-York, un des jeunes membres les plus brillants du "Manhattan Chess Club."

Tableau des parties terminées du 31 août au 1er novembre 1880. Columns: No., Attaque et Défense, Remises, Vainqueur, No. de coups.

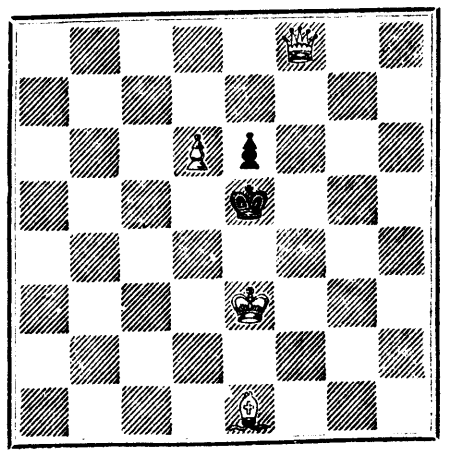
PROBLÈME No. 252. Composé par M. H. F. L. MEYER.



BLANCS. Les Blancs jouent et font mat en 2 coups.

Solution du problème No. 249. Blancs: 1 F 5e R, 2 Mat selon le coup des Noirs.

PROBLÈME No. 253. Composé pour L'Opinion Publique par M. FAYSSÉ père, Beauvoisin (Gard), France.



BLANCS. Les blancs jouent et font mat en 4 coups.

Solution du problème No. 250. Blancs: 1 F 5e R, 2 C pr P R, 3 F 7e D, mat.

LE JEU DE DAMES

Adressez toutes les communications concernant le Jeu de Dames à M. J.-E. T., bureau de L'Opinion Publique, Montréal.

AUX CORRESPONDANTS.

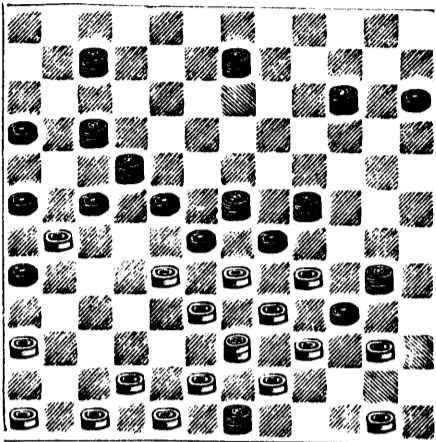
Solutions justes du Problème No. 241

Montréal:—N. Chartier, J.-O. Pément, R.-H. Denis Québec:—N. Langlois, J. Lemieux, François Bernard, P. L'Heureux. Saint-Hyacinthe:—MM. F. Charbonneau et Joseph Pouliot, E. Laplante, Z. Vézina.

PROBLEME No. 243

Composé par M. P. D. Létourneau, North Brookfield Mass.

NOIRS.



BLANCS.

Les Blancs jouent et gagnent.

Solution du Problème No. 241

Table with columns 'Les Blancs jouent de' and 'Les Noirs jouent de' listing moves for a checkers game.

Prix du Marché de Détail de Montréal

Montréal, 26 novembre 1880.

Market price table listing various goods like flour, grains, dairy, and meats with their prices in dollars and cents.

Marché aux Bestiaux

Table listing prices for various types of beef, veal, and other livestock.

20 Cartes-Chromo, joli Bouton de Rose, ou 25 Devises Florales avec nom: 10 cts. —Cie. de Cartes NASSAU, N. Y.

JE SOUSSIGNÉ

Invite le public en général de bien vouloir me rendre une visite avant d'acheter ailleurs. Mon département pour les cardes faites sur commande comprend tout ce qu'il y a de plus nouveaux: Tweeds Écossais, Anglais, Canadien pour Pardessus. Aussi les Beaver et Draps Pilot des meilleures manufactures.

DÉPARTEMENT DE HARDES FAITES

Rien de semblable à Montréal pour la coupe, l'assortiment et le bon marché. Habillements tout fait depuis \$1.50, Pardessus tout fait depuis \$4.00, Ulsters depuis \$4.50. Pour les enfants, nos Habillements et nos Pardessus méritent l'attention du public.

DÉPARTEMENT DE MERCERIE

Nos Chemises, Corps et Caleçons, je tiens le meilleur marché et le plus cher. Venez nous voir avant d'acheter ailleurs, et vous saurez vous dire vous-même que

I. A. BEAUVAIS,

190, RUE SAINT-JOSEPH,

VEND LE MEILLEUR MARCHÉ.

Décisions judiciaires concernant les Journaux

1o. Toute personne qui retire régulièrement un journal du bureau de poste, qu'elle ait souscrit ou non, que ce journal soit adressé à son nom ou à celui d'un autre, est responsable du paiement.

2o. Toute personne qui renvoie un journal est tenue de payer tous les arrérages qu'elle doit sur l'abonnement; autrement, l'éditeur peut continuer à lui adresser jusqu'à ce qu'elle ait payé. Dans ce cas, l'abonné est tenu de donner, en outre, le prix de l'abonnement jusqu'au moment du paiement, qu'il ait retiré ou non le journal du bureau de poste.

3o. Tout abonné peut être poursuivi pour abonnement dans le district où le journal se publie, lors même qu'il demeurerait à des centaines de lieues de cet endroit.

4o. Les tribunaux ont décidé que le fait de refuser de retirer un journal du bureau de poste, ou de changer de résidence et de laisser accumuler les numéros à l'ancienne adresse, constitue une présomption et une preuve prima facie d'intention de fraude.

Ecole d'Agriculture de L'Assomption

Enseignement GRATUIT théorique et pratique. \$6.00 par mois donnés aux élèves boursiers par le Conseil d'Agriculture. —COURS de 2 ans, comprenant Géométrie, Arithmétique, Orthographe, Agriculture, dans toutes ses parties, Art Vétérinaire, Droit Rural, etc. —PRACTIQUE: 8 heures l'été, 4 heures l'hiver. —VACANCES: en janvier et février. —CONDITIONS D'ADMISSION: — Application par écrit au Directeur de l'Ecole, être âgé d'au moins 15 ans, bien constitué, muni d'un certificat de moralité par le curé ou le maire de la paroisse de l'applicant, savoir lire, écrire et chiffrer. Cette école est la plus avantageuse sous tous rapports pour les jeunes gens qui se destinent à l'agriculture.

Jos. GAUDET, Ptre, Directeur.

J. J. MARSAN, 6or, M. C. A., Professeur et gérant.

PROVERBES

"Acidité de l'estomac, mauvaise haleine, indigestion et maux de tête facilement guéries par les Amers de Houblon." "Etudiez les livres qui traitent des Amers de Houblon, suivez les prescriptions, soyez sages, bien portant et heureux." "Si la vie vous est devenue à charge et que l'espoir ait fui loin de vous, faites usage des Amers de Houblon." "Les organes urinaires affectent tout l'organisme, et le seul remède qu'on puisse y apporter consiste dans l'usage des Amers de Houblon, soyez-en certains." "Les Amers de Houblon n'épuisent ni ne détruisent, ils rendent la santé et donnent une vie nouvelle." "Fièvres, calculs biliaires, lourdeurs et jaunisses disparaissent en faisant usage des Amers de Houblon." "Clous, boutons, rousseurs, rugosité de la peau, éruptions, impuretés du sang sont guéries par les Amers de Houblon." "Le mauvais fonctionnement des organes urinaires cause les plus dangereuses maladies, et les Amers de Houblon les guérissent toutes." "Les Amers de Houblon sont plus efficaces que tous les autres remèdes."

En vente chez tous les pharmaciens

LA POUDRE ALLEMANDE SURNOMMÉE

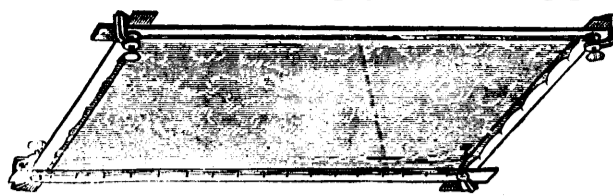
THE COOK'S FRIEND

NE FAILLIT JAMAIS ET EST

Vendue chez tous les Epiciers respectables.

CE JOURNAL se trouve sur la liasse, dans le Bureau d'Annonces de MM. GEO. P. ROWELL & CIE., (No. 10, RUE SPRUCE), où les contrats peuvent y être passés pour les annonces de NEW-YORK.

METIER a Sécher les RIDEAUX



Théières, Cafetières, Casseroles, Plats et Assiettes faïencées, chez

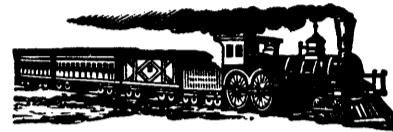
L. J. A. SURVEYER,

524 Rue Craig.

FER BRAVAIS



Adopté dans tous les Hôpitaux. (FER DIALYSÉ BRAVAIS) Recommandé par tous les Médecins. Contre ANÉMIE, CHLOROSE, DÉBILITÉ, ÉPUISEMENT, PERTES BLANCHES, etc. Le Fer Bravais (fer liquide en gouttes concentrées) est le seul exempt de tout acide: il n'a ni odeur, ni saveur et ne produit ni constipation, ni diarrhée, ni échauffement, ni fatigue de l'estomac; de plus c'est le seul qui ne noircisse jamais les dents. C'est le plus économique des ferrugineux, puisqu'un flacon dure un mois. Dépôt Général à Paris, 13, r. Lafayette (près l'Opéra) et toutes Pharmacies. Bien se méfier des imitations dangereuses et exiger la marque de fabrique ci-contre. Envoi gratis sur demande affranchie d'une intéressante brochure sur l'Anémie et son traitement. A Montréal: MM LAVIOLETTE & NELSON.



CHEMIN DE FER Q.M.O. & O.

CHANGEMENT D'HEURES

A partir de Mercredi, le 23 JUIN 1880, les trains partiront comme suit:

Table with columns for departure and arrival times for different routes: MIXTE, MALLE, EXPRESS.

(Trains locaux entre Hull et Aylmer.)

Les trains quittent la Gare du Mile-End, Sept minutes plus tard. Sur tous les Trains pour Passager il y a des magnifiques Chars-Palais et des Chars-Dortoirs élégants sur les Trains de Nuit. Les Trains allant à et venant de Ottawa font rencontre avec les trains allant à et venant de Québec. Les Trains du Dimanche partent de Montréal et de Québec à 4 p.m. Tous les trains font leur parcours d'après l'heure de Montréal. BUREAU GÉNÉRAL, 13 Place-d'Armes. BUREAU DES BILLETS, 13 Place-d'Armes, 202 Rue St. Jacques, Montréal. Vis-à-vis l'Hôtel St. Louis, Québec.

L. A. SÉNÉCAL, Surintendant-Général.

AU CLERGE

LE PROTESTANTISME jugé et condamné par les protestants. Avec le double compte-rendu d'une discussion publique entre l'auteur et un ministre. Par M. L'ABBÉ GUILLAUME, Curé de St. André-Avellin. Approuvé et recommandé par Mgr. l'Evêque d'Ottawa. 500 pages 8vo.—impression de luxe—broché.....\$1.00 même par la poste.....\$1.20

S'adresser à

LA CIE. DE LITHO. BURLAND, 5 et 7, Rue Bleury, Montréal.

BOTANIQUE

"Cours Élémentaire de BOTANIQUE et FLORE DU CANADA," à l'usage des maisons d'éducation, par L'ABBÉ J. MOYEN, professeur de sciences naturelles au collège de Montréal. 1 Volume in-8 de 334 pages orné de 46 planches. Prix Cartonné, \$1.20.—Par la poste, \$1.30. \$12.00 la douzaine—et frais de port. Le Cours Élémentaire seul (62 pages et 31 planches) Cartonné, 40c.—\$4.00 la douzaine. Le même, broché 30c.—\$3.00 la douzaine.

S'adresser à

LA CIE. DE LITHO. BURLAND, 5 et 7, Rue Bleury, Montréal.

M. E. DUNCAN SNIFFIN est autorisé à signer des contrats pour annoncer dans L'OPINION PUBLIQUE, à nos plus bas prix, à ses bureaux, au ASTOR HOUSE, NEW-YORK.

M. J. H. BATES, Agent d'Annonces 41, PARK ROW (bâtisses du Times), est autorisé à signer tous contrats, pour annonces, à nos plus bas prix, pour être insérées dans L'Opinion Publique.

AVIS!

The Scientific Canadian

PATENT OFFICE RECORD.

Cette PRÉCIEUSE REVUE MENSUELLE a été beaucoup améliorée durant l'année dernière et contient maintenant les renseignements les plus récents et les plus utiles relativement aux Sciences et aux diverses branches des Métiers Mécaniques, choisis avec le plus grand soin pour l'information et l'instruction des Ouvriers du Canada. Une partie de ses colonnes est consacrée à la lecture instructive, convenable pour les jeunes membres de la famille, des deux sexes

TELLE QUE

HORTICULTURE, HISTOIRE NATURELLE JEUX ET AMUSEMENTS POPULAIRES, OUVRAGES DE FANTAISIE ET A L'AGUILLE POUR DAMES, ET COURTES ET AMUSANTES HISTOIRES.

THE SCIENTIFIC CANADIAN

Conjointement avec le

PATENT OFFICE RECORD

Contient 48 pages remplies des plus Belles Illustrations et environ 125 diagrammes de tous les Brevets émis chaque mois en Canada; c'est une publication qui mérite l'encouragement de tous les Ouvriers de la Puissance, dont la devise devrait toujours être:

ENCOURAGEONS L'INDUSTRIE NATIONALE.

Prix: Seulement \$2.00 par année.

LA CIE. DE LITHO. BURLAND,

PROPRIÉTAIRE ET ÉDITEUR,

5 et 7, RUE BLEURY.

NOUVEAU PROCÉDÉ.

PHOTO-ELECTROTYPE

La Cie. Lithographie Burland,

Nos 5 et 7, RUE BLEURY,

l'honneur d'annoncer qu'elle seule a le droit d'exploiter Montréal le nouveau procédé pour faire des ELECTRO-TYPIES avec des

DESSINS A L'ENCRE ET A LA PLUME

Gravures sur bois, ou Photographies,

convenables pour être imprimées sur toutes espèces de presses typographiques. Ce procédé évite tout le travail manuel du graveur, et permet aux Propriétaires de fournir aux Imprimeurs ou Éditeurs des ELECTROTYPIES de livres ou autres publications, de format agrandi ou rapetissé, à très-bon marché. On attire tout particulièrement l'attention des hommes d'affaires sur ce nouveau procédé, qui comble une lacune dans l'imprimerie, et dont les résultats sont magnifiques et à très bon marché.

ESSAYEZ-LE!

"L'INTENDANT BIGOT"

PAR JOSEPH MARMETTE.

Brochure de 94 pages grand 8vo. Prix: 25 Centimes. Une remise libérale est faite aux Libraires et aux Agents. S'adresser à

LA CIE. DE LITHO. BURLAND,

5 et 7, Rue Bleury, Montréal.

L'OPINION PUBLIQUE est imprimée aux Nos. 5 et 7, rue Bleury, Montréal, Canada, par la COMPAGNIE DE LITHOGRAPHIE BURLAND (LIMITÉE).